

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

UN PASSAGE,
SUIVI DE
DES CHAMBRES À SOI, CARNET D'ADRESSES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ANNA ZERBIB

JUILLET 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Martine Delvaux, ma directrice de mémoire, pour la figure féminine inspirante qu'elle a représentée pendant ces deux ans, pour sa présence, ses conseils de lecture et d'écriture toujours avisés, et la bienveillance de son regard, essentielle.

Merci à mon père, pour son soutien inconditionnel

Merci à mes talentueuses amies d'écriture à Montréal, qui m'ont tellement encouragée, et si souvent portée

Du fond de mon cœur merci à Laura,

à Geoffrey

DÉDICACE

À mes amies

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
UN PASSAGE	1
DES CHAMBRES À SOI, CARNET D'ADRESSES	68
25 juin, Valencia en Espagne, Hôtel Melia Plaza, chambre 21	71
27 juin, Valencia	73
3 juillet, Paris, chambre de Pauline, rue Saint-Fargeau, chez Léa	74
13 juillet, Marseille, hôtel Hermès, Vieux Port	77
15 juillet, Marseille	79
16 juillet, Marseille	81
17 juillet Marseille	83
24 juillet, Marseille, un café sur le cours Julien.....	86
26 juillet, Marseille, encore	87
27 juillet, Corse, la Plaine chez les grands-parents de Léa.....	88
31 juillet, golf de Lava, Corse.....	90
6 août, Ajaccio, un café	91
14 août, train pour Paris.....	92
15 août, place de la Contrescarpe, Paris	93
28 août, Marseille, résidence artistique rue Puvis de Chavanne.....	95
29 août, Marseille; un café.....	98
30 août, Marseille.....	99
1er septembre, Marseille.....	102
19 septembre, Lozère	104
26 septembre, retour à Aix.....	106
28 septembre, Aix	109
6 octobre, Aix.....	112
BIBLIOGRAPHIE.....	113

RÉSUMÉ

Un passage constitue une autofiction centrée sur la vie secrète : la vie privée menée à l'abri des regards pendant l'épreuve du deuil, et la vie double, vécue dans la chambre d'un autre l'après-midi. Elle met en scène le mouvement parallèle du deuil au sein de l'histoire d'un amour qui peine à se construire, et la perte de la mère. La décomposition de ce mouvement en forme de passage à travers le blanc de l'hiver montréalais se donne à lire en bribes, par fragments. L'écriture se veut pudique et secrète.

Des Chambres à soi, carnet d'adresses propose une réflexion sur le lien entre le travail d'écriture et le travail de deuil. Elle prend la forme d'un journal d'été se présentant comme un envers de l'hiver et du roman. Inspirée du *Journal de deuil* de Roland Barthes, elle s'appuie sur des recherches psychanalytiques et philosophiques concernant la perte pour penser la réécriture du roman dans le cadre d'un processus éditorial qui vise à tirer davantage *Un passage* vers sa forme romanesque. J'y analyse mes difficultés et les obstacles rencontrés durant ce travail, tout en le situant dans le contexte spécifique de mon retour en France et des enjeux de la question du lieu, pour l'écriture.

MOTS-CLÉS : DEUIL, FRAGMENT, MÈRE, SECRET, AUTOFICTION, LIEU, PUBLICATION

UN PASSAGE

Bien qu'elle n'ait plus écrit de poèmes de tout l'été qui avait suivi et de tout l'automne, un jour de janvier, elle avait recommencé. C'était un poème sur la lumière qu'il y a certaines fois, certains après-midis pendant les hivers très froids, très sombres. Elle ne l'avait pas dit au Captain.

- *Les après-midis d'hiver, ç'aurait été le titre du poème ?*
- *Oui, Winter Afternoons.*

Marguerite Duras, *Emily L.*

Je suis entrée dans cet amour comme si j'en avais été longtemps sur le bord. Je n'ai eu qu'à me laisser glisser, le mouvement fut à peine perceptible pour moi, invisible, je pense, de l'extérieur. Très vite, j'y ai été tout entière et le bord m'a semblé loin. J'ai écrit dans de tout petits carnets, de la même couleur que mon sac à dos, noir. Il fallait que je puisse les emmener partout avec moi, et que, si on les trouvait, l'histoire paraisse minuscule à l'intérieur. J'écrivais beaucoup, mais je n'écrivais, chaque fois, que quelques lignes. C'était une histoire de souffle court, de souffle coupé. Je ne pouvais pas développer.

Cela m'est arrivé comme du passé. De cette sorte de temps d'avant la naissance et d'après la mort, hors du temps des horloges : c'est arrivé dans le temps du récit. Le dénouement n'a jamais été à la fin mais au centre, il était le pivot autour duquel j'ai tourné. Pendant, j'ai écrit à l'imparfait. Je n'inscrivais pas de date, j'utilisais des initiales, je me disais que, si Samuel ouvrait mes carnets et les lisait, il se dirait que c'était un roman en cours.

Cet amour né au croisement de deux saisons a d'emblée porté en lui quelque chose de lointain. Dans mon premier souvenir avec Ethan, pris comme une photo, nous sommes assis dans une ruelle sous un soleil de fin d'automne, les bras et le cou découverts. Dès la deuxième fois, nous portons, chacun, nos manteaux et nos bottes d'hiver. Des mois semblent s'être écoulés entre ces deux moments, nous sommes simplement passés d'octobre à novembre. J'écoutais en boucle *Les passantes* de Brassens cette année-là, dans ma liste de chansons françaises. Je voulais, à tout prix, être autre chose qu'une *preste silhouette qui s'évanouit*, j'ai insisté auprès de la vie. C'est arrivé à mon corps.

C'était l'hiver après la mort de ma mère, c'est-à-dire le deuxième hiver à Montréal. J'ai rencontré Ethan et j'ai eu un secret. Tout s'est produit, pour moi, hors du temps réglementaire de la perte de sens. Longtemps après les premières phases critiques du deuil, que j'ai bien étudiées sur internet. Les événements se sont déroulés dans cet ordre, de cela je suis sûre. Pour le secret, je ne suis pas certaine, il était peut-être là avant, un secret sans personne dedans. Quand je l'ai connu, j'étais arrivée à Montréal depuis un an, vaguement pour étudier la création littéraire à l'université. Surtout pour écrire de l'autre côté du monde où j'étais née, loin. Mon admission à l'université m'avait donné le droit à un permis d'étude et à une autorisation de travail. J'avais conclu là ma vie d'enseignante dans le sud de la France à peine entamée. J'étais partie. Peu de temps après les funérailles, Samuel m'avait rejointe au Québec plus vite que prévu, sans encore y avoir de projet personnel. Il s'était trouvé un petit boulot dans un commerce sur Fleury Ouest, en attendant de s'occuper de l'équivalence de ses diplômes. Nous avons tenu plusieurs mois dans mon studio d'étudiante au coin de Rachel, puis nous avons décidé de chercher quelque chose pour deux.

Début octobre, Samuel et moi allions déménager, quitter mon un et demi pour un grand appartement de quatre pièces. Cela me soulageait. Je ne voulais pas vivre un deuxième automne dans mon studio, voir à nouveau l'hiver tomber sur le parc Lafontaine, l'eau se retirer. Je ne l'aurais pas supporté. Je me plaignais de vivre à l'étranger parmi des Français. J'attendais, fébrile, que l'on vienne visiter mon appartement. Je le décrivais comme le meilleur endroit où vivre. Je parlais du Plateau et des huit minutes à pied jusqu'au métro Mont-Royal, du café Expression, de l'Intermarché Boyer pas loin. Je disais : on se sent comme à la maison, de l'autre côté de l'Atlantique. J'avais l'impression de dissimuler que quelqu'un, ici, était mort. Je faisais le ménage. Je frottais à la javel. Je parfumais les murs. Je ne savais pas où me mettre. Avant la première visite j'ai pris une douche brûlante, toutes les vitres sont devenues floues, on étouffait. J'étais rouge.

Oui, on déménage pour plus grand, on est deux maintenant, non je ne serais jamais partie sinon. La serveuse du café Marius juste au coin était très intéressée, elle était ici en PVT, elle m'a demandé si ça me dérangeait qu'elle prenne en photo les trous où des souris pourraient passer, au cas où.

Lors de la visite de notre nouvel appartement, à Jarry, nous avons suivi dans l'infini couloir l'ancien locataire, un musicien colombien de notre âge. On aurait dit un long bateau. Tout était dans les boîtes sauf ses plantes qui proliféraient partout dans la jungle des cartons. Le garçon nous racontait qu'il venait de se séparer de sa copine (il disait « mon amoureuse »), ils n'auraient jamais quitté cet appartement, sinon. Il semblait encore la voir partout. En ouvrant le grand placard de l'entrée il a dit qu'elle s'y réfugiait pour lire, elle y avait installé un gros coussin. C'était bien mon genre, je me suis imaginée blottie là, j'ai cherché des yeux la lumière, je n'ai pas repéré d'interrupteur. J'ai dit que j'aimais la couleur chair des murs du couloir, il dit que c'était elle qui l'avait choisie. Dans la chambre, elle aimait la vue sur la ruelle verte et le calme, on n'entendait pas Saint-Denis ni trop les avions. Elle faisait semblant de tenir un gouvernail sur le balcon en s'accrochant à la rambarde, qui était fragile, il ne fallait pas s'y appuyer. Tous les placards étaient à sa hauteur, elle n'avait même pas besoin d'escabeau pour les atteindre, la petite étagère il nous la laissait, c'était lui qui l'avait construite pour elle, pour ses épices, elle adorait cuisiner. Elle aimait prendre des bains, la baignoire assez large le permettait (même s'il fallait prendre garde à ne pas trop la remplir), ce n'était pas toujours le cas à Montréal. L'été, elle profitait de la fraîcheur de la terrasse l'après-midi, l'hiver de la fenêtre ensoleillée du salon, côté sud. Il fallait faire attention vers midi, en juillet elle avait même pris un coup de soleil en s'endormant sur un livre. Il voulait bien nous donner le vieux fauteuil en rotin devant la vitre, il ne tenait pas à s'encombrer, la place dans le camion était comptée. Si on avait besoin, on pouvait racheter le congélateur et le four, ils étaient à elle, cela l'arrangeait, on pouvait lui faire

un virement, elle était déjà loin, repartie en Espagne. Tout au long de la visite je ne regardais que le garçon et je savais que je voulais l'appartement. Était-ce la présence familière de ce fantôme qui me rendait ce lieu si désirable ? Cette fille perdue pour lui mais retenue ici passerait ses journées avec moi. J'ai mis du temps à ouvrir le congélateur, le four, j'ai surtout mangé cru, je n'ai rien mis sur la glace. Le placard de l'entrée est resté clos, je n'y ai rien rangé. J'ai cultivé la peur de découvrir un cadavre qui aurait mon visage.

La propriétaire de l'appartement nous a appelés pour l'enquête de crédit, et pour être sûre. Allez-vous rester là longtemps ? Peut-être même aurez-vous des enfants. Nous avons dit oui à tout. Le soir, on signait le bail. Le garçon a donné à Samuel sa clé et à moi, celle de son « amoureuse ». Il nous a laissé son numéro à elle, pour les électroménagers, et le virement. C'est moi qui l'ai appelée. Elle avait une très belle voix. Elle a demandé un prix plus élevé que prévu. Elle ne partait plus du tout en Espagne, son père était à l'hôpital, elle avait dû rester. J'ai eu peur qu'elle veuille reprendre l'appartement. Je l'ai cherchée sur Facebook, c'était une actrice, elle avait le visage constellé de taches de rousseur, je l'ai trouvée sublime.

Le jour de ma rencontre avec Ethan, Samuel et moi venions de prendre possession des lieux. Ma mère allait mourir la semaine suivante, pour la énième fois, je le sentais à la fraîcheur de l'air et à ma recherche d'un regard. Tous les ans, à l'automne, sa dépression lui creusait un tombeau où elle se lovait. Je ne pouvais toujours rien empêcher, encore moins que d'habitude. La seule différence avec l'automne précédent était que, cette fois, cela n'arriverait pas. La mort se passerait désormais sans événement, sans drame, simplement. Une absence qu'on ne pourrait même plus dater, sans avant et sans après, sans corps sur les bras.

Je suis allée amener mon corps à Ethan, j'avais l'espoir qu'il me le rende avec un souvenir dedans. Juste après, j'ai eu envie de tout raconter à ma sœur. C'était quelque chose à dire au plus vite. Je débordais. Mais elle aurait eu peur, pour moi, de lui, pour Samuel. À la place, j'ai écrit à Léa, immédiatement. Dès le début, ce fut un secret avec elle, tenu à quatre mains. Je n'avais eu, jusqu'alors, de secret que ceux des autres.

J'avais rencontré Léa lors d'une résidence d'écriture un mois de juillet. C'était une fille de sud, elle aussi, mais elle vivait à Paris depuis dix ans. Elle avait comme moi, un compagnon de longue date, que je n'ai connu que plus tard. Nous sommes devenues amies en quelques jours, dans une grande évidence. J'avais reconnu dans son petit torse quelque chose comme un coffre. J'ai tout de suite été prête à garder tout ce qu'elle taisait, c'est-à-dire à ne rien demander. Ce n'est pas la confiance qui a noué notre amitié mais ce que nous avons porté l'une de l'autre sans savoir ce que nous portions. Elle avait commencé par me cacher quelque chose. Cela m'a liée à elle pour toujours. J'ai aimé le même garçon qu'elle, cet été-là, j'ai tenu le même secret.

J'ai un problème de porte. Je tire toujours quand il faut pousser, et inversement. C'est un architecte à qui j'ai donné des cours de français au centre-ville qui m'a expliqué qu'à l'intérieur des bâtiments, normalement, les portes se poussent, parce qu'en cas d'incendie, il ne faut pas avoir à reculer. Je pense souvent à cette pièce de Musset, un proverbe, que j'avais eu au programme, dont je n'écrivais jamais le titre en entier dans mes cours, pour raccourcir : *Il faut qu'une porte* (soit ouverte ou fermée). Il m'a pris un certain temps avant de me rendre compte que notre nouvel appartement avait des problèmes de porte. La porte de la chambre, celle du salon, celle de la salle de bains ne

fermaient pas, trop gonflées par l'humidité, les placards étaient mal ajustés, la porte de la cuisine était branlante, Samuel l'a rafistolée grâce à un mécanisme spécial, que mes doigts n'ont pas compris. Je n'ouvrais pas. Dès la première neige, je ne me suis plus jamais introduite sur la terrasse, ni sur le cabanon sur le balcon. L'hiver a repoussé le problème, aux premiers froids, Samuel a isolé les fenêtres avec un enduit blanc, et du scotch. Elles sont restées closes. Les voisins nous accusaient de claquer les portes, ils se plaignaient du bruit. C'était faux et cela me mettait en colère. Je me défendais, mais j'avais un doute au fond de moi. Je me demandais si je les claquais sans m'en rendre compte, ou pire, si j'en avais le désir si fort qu'ils pouvaient m'entendre.

Je l'ai revu. Je pense que j'ai fait semblant de croire que ça n'arriverait qu'une fois à peine quelques jours, puis je l'ai appelé. Ethan logeait chez des amis sur le Plateau. Nous faisions l'amour dans des appartements chaque fois différents, sur Rachel, sur Marianne. Je venais vers 15h, nous prenions les lieux tels quels, dans la pénombre grise de l'après-midi. Je trichais, je poursuivais mon existence abandonnée sur le Plateau alors que j'en avais commencé une autre à Villeray. J'étais le temps. Mon ancien quartier prenait du volume et de la profondeur. Je parcourais en travers un lieu que je n'avais connu qu'en longueur, avenue Mont-Royal, d'avant en arrière, à répétition. J'empruntais à présent les ruelles, je passais de l'autre bord de Saint-Laurent comme si c'était le fleuve même, du côté anglo.

Je peux faire un portrait de lui hors de son amour pour moi, avec ce qu'il m'a dit, les informations qu'il m'a données, et ce que j'ai vu, la première fois. Après, j'ai été seule avec son corps et je n'ai rien su d'autre.

Il était né là mais il avait grandi en Alberta, il l'a dit avec un certain mépris pour ce coin du Canada

Il était habillé tout en noir comme un *black block*, dans des habits très souples il avait l'air de pouvoir prendre la fuite à tout moment

Il n'a pas trouvé grave que j'aie quelqu'un

Il avait presque quarante ans

Il avait perdu son père en mai

Il avait très peu de temps

Il voulait rester libre, ce qui voulait dire rester seul

Il cherchait un logement

Il jouait au hockey, il était peintre

Il était presque maigre, son visage et son ventre étaient creusés, il était beau

il était anglophone il parlait bien le français

il portait, contrairement à moi, son deuil sur le corps

il m'avait prévenue

I won't tell you stories

En écrivant, j'ai sans cesse l'image d'une plante que je ne connais que de nom. La plante passe-pierre, *la saxifrage*. Je voudrais dire comment elle vient de sous la roche et la fend. Je ne voudrais pas raconter une histoire d'amour. Ni deux. Ce n'est pas un texte sur Ethan, ni sur Samuel. Ce n'est pas un texte sur moi, sur nous. C'est à propos de la vie secrète. Je voudrais écrire ce mouvement ; faire, en somme, l'histoire d'un passage secret.

Souvent, avant d'aller chez Ethan, et après, au retour, je lisais des entretiens de Duras. Cela me donnait du courage. Chez lui, je ne pouvais pas écrire, cela aurait été voler le temps de la vie et me priver de l'enfoncement dans l'après et l'avant, qu'était l'écriture. Pendant qu'il se lavait ou finissait de travailler au sous-sol, pour m'occuper, je copiaais des phrases de Duras à Jean-Pierre Ceton ou à Michelle Porte dans mon cahier, son avis d'écrivaine sur l'amour, son alcoolisme, tout me rassurait, je lui posais des questions comme à un pendule, je choisisais sa réponse. J'aimais son impertinence qui ne m'était jamais adressée, et sa voyance. Quand il revenait, il ne savait pas que j'avais, entre-temps, pris conseil. Léa m'avait recommandé *L'amante anglaise*, un Duras écrit à partir d'un fait divers. Une femme a été découpée en morceaux, les morceaux ont été cachés dans neuf trains différents. J'avais aimé le titre, le livre m'avait fascinée, pourtant je l'avais laissé inachevé. J'étais beaucoup trop distraite pour un roman.

L'hiver est arrivé sans le grand aveuglement de la neige. J'avais hâte de porter à nouveau mon deuil en blanc, comme l'année précédente. Une amie m'a dit plus tard que c'était la couleur du deuil en Orient, elle semblait trouver là une explication. Une brume grise a recouvert la ville. Je n'ai pas su quoi faire de tant d'absence. Les choses s'estompaient peu à peu sans jamais passer le seuil de leur disparition. Tout restait là mais à demi. La neige s'est fait attendre longtemps, j'ai manqué de m'endormir sur le point de bascule de novembre. Quand elle est tombée la première fois, elle m'a coulé dans le cou, liquide.

Ethan a fini par trouver un appartement aussi. Pour aller chez lui, je prenais la ligne bleue, la tangente, perpendiculaire à la ligne orange. Je faisais le changement à Jean-Talon, un arrêt avant ma station. Parfois il fallait attendre sept minutes entre chaque

métro. J'ai aimé remonter Van Horne jusqu'à son appartement, entre les grosses maisons cossues d'Outremont. Quand l'hiver est tombé en flocons, je marchais quinze minutes dans la neige, la complice qui me préparait. Elle me donnait les joues rouges, elle rafraîchissait mon visage. Elle me couvrait. Je vivais le luxe d'imprimer ma trace et qu'elle s'efface quelques minutes après. J'arrivais en sueur dans mon manteau doublé, il aimait mes mains du dehors sur son visage. Je ne portais presque pas mes gants, on m'a dit ensuite que c'était très français, comme de garder son bonnet en été, pour le style. J'aimais aller le retrouver dans un quartier riche où vivent surtout des familles. C'était à la fois transgressif et sécuritaire. Je ne risquais de croiser là aucun de mes amis. Il y avait un code pour rentrer, et un concierge qui connaissait son prénom. Ils avaient une vitre dans la douche pour éviter les éclaboussures et du carrelage neuf dans la cuisine, une place de stationnement. Pour Noël, lui et son colocataire ont reçu des chocolats de la part des voisins du dessous. Le chauffage était compris dans le prix dérisoire du loyer, il faisait très chaud dans sa chambre. Elle était minuscule et peinte en rose. J'imaginai celle de son colocataire en bleu, mais je n'y suis jamais entrée. De la chambre d'Ethan je vois surtout ses habits sombres sur le sol, ses affaires de hockey, et une toile de lui, dans des tons de gris tristes, qui représentait, je crois, un paysage d'hiver. Je ne m'en étais jamais trop approchée, comme si je risquais de passer de l'autre côté du tableau une fois près de lui.

J'avais, enfin, une vie furtive. À mon tour, j'étais de ces filles qui ont une petite trousse de toilette dans leur sac. C'était une pochette Air Transat dont j'avais retiré les bouchons d'oreille et le masque de nuit. J'avais un petit miroir, un mini déodorant Dove 48h, une crème hydratante parfumée, de quoi redessiner mes sourcils, des préservatifs. Je pouvais tout improviser, s'il appelait. Je ne prenais plus la pilule depuis un moment, je n'avais plus besoin d'être de retour chez moi tous les soirs à 19h pour être certaine de ne pas tomber enceinte. Ma peau supportait mal le froid. Je voulais être belle. J'ai

demandé conseil à la pharmacienne qui m'a dit qu'elle voyait très bien, elle m'a donné une crème « relipidante ». J'ai racheté une « poudre libre » pour le visage, après avoir longtemps hésité avec la compacte. Je n'en avais plus porté depuis l'adolescence, j'en choisisais de trop foncées qui tachaient mes cols blancs. J'ai trouvé un nouveau correcteur (j'appelais ça du « cacheur », la préposée du Jean Coutu m'a reprise). J'en ai profité pour changer mon crayon à sourcils, trop gras, qui s'effaçait avec le frottement de mon bonnet. J'ai acheté une petite crème qui s'applique à la brosse et qui résiste à l'eau. Elle m'a bien expliqué : il ne faut pas la poser au doigt mais au pinceau. Elle m'a donné les meilleurs conseils pour augmenter mes nuances de blond avec un shampoing pigmenté. Elle aimait beaucoup le Loréal Everlast blonde. Elle, elle avait les cheveux très noirs.

Samuel m'écrivait souvent un message en partant au travail le matin, pour m'avertir de la météo. C'était lui qui pelletait la neige sur notre escalier, il sortait la plupart du temps avant moi. J'écrivais souvent toute la matinée à la maison, ne sortant que plus tard. Tous ses avertissements me faisaient frémir, *attention beaucoup de verglas ce matin, ça glisse*, je partais voir Ethan l'après-midi en vérifiant bien où je posais les pieds.

Durant tout le temps de la dissimulation, je n'étais plus transparente alors, soudain, je n'étais plus invisible. Je prenais le métro, le bus, je marchais sur Saint-Denis la tête haute en regardant le monde dans les yeux. Je me promenais avec écrit sur mon visage, sur mon front : j'ai un secret. Si on m'avait demandé si j'avais quelque chose à cacher, j'aurais aussitôt fièrement répondu oui, mais je n'aurais jamais dit quoi. Ce n'était pas un hasard si je voulais mes cachotteries *comme le nez au milieu de la figure*. Je les voulais pour visage, sans elles, je doutais d'en avoir un. J'avais pris un cours de yoga avec mon amie Jen, toute la méditation avait été à propos de clarté, d'honnêteté,

d'authenticité. Cela m'avait fait horreur. J'ai toujours voulu plusieurs couches, une épaisseur, un secret, à tout prix, un secret, pour avoir une peau. Il me semble n'avoir jamais eu assez de la peau que j'ai eue.

Je n'ai pas la mémoire des gestes. À la danse, je n'ai jamais su reproduire les mouvements, je tournais dans le mauvais sens, ne levais pas la bonne jambe. Mon corps dans l'espace ne me laisse pas de souvenir, je ne sais jamais par où je suis passée, je me trompe toujours de rue et de sens. On m'avait dit que ça s'arrangerait « en Amérique », avec les rues droites. C'est pire. Je retiens par cœur, en revanche, ce que l'on me dit, ce qui est écrit. Je peux citer les autres longtemps après. Cela, souvent, les fatigue. Ils me demandent comment je fais, je ne comprends pas comment ils font pour oublier. Je les envie. Sans mot, je suis sans mémoire, et sans mémoire, je suis sans mot. Ethan ne parlait pas beaucoup, surtout les premiers temps. Il me condamnait à laisser dans sa chambre ce que nous vivions, à ne rien pouvoir emmener avec moi. Presque sans parole, il était souvent pour moi soit inaudible, soit incompréhensible à cause de la *barrière de la langue*. J'étais face à lui, littéralement, comme devant la clôture barbelée de ce champ à Meyrargues, enfant. J'essayais de passer par-dessus ou par-dessous, sans accrocher ma peau ou mes vêtements, ni prendre le courant. Il me faisait l'amour, il était là avec son corps seulement, et à chaque fois, après, je n'étais plus sûre de ce que j'avais vécu.

Moi aussi, j'étais réduite au silence pendant l'amour. Le plus souvent mutique et pour autant sans privation. Mes mots ne me venaient pas facilement, ils me restaient au bord des lèvres. Je trouvais une autre façon de dire. Mon corps s'ouvrait, mes yeux, je faisais avec mes mains, ma peau se trouait, je ne voulais pas me traduire : je refusais cette fraction de seconde où mon intention et mon intensité se seraient perdues, quand

j'entendais mal ce qu'il me disait, au début, je lui faisais tout répéter, puis, peu à peu, je me suis laissée aller, je cédaï, je faisais des concessions à l'oubli. J'y allais pour le silence qui suivait aussi après, dans le recueillement habité par l'écriture. Je ne l'aurais pas rétréci.

Avant de le retrouver, je cherchais pourtant tous les mots qui me manqueraient sur internet. Je voulais, chaque fois, avoir une discussion sérieuse sur notre relation. Durant ces mois de silence, j'ai enrichi mon vocabulaire. Je tapais des phrases entières dans le cadre prévu, que je ne prononçais jamais. J'arrivais pleine de mots nouveaux pour poser des questions, sommer de répondre. Je ne les utilisais pas, ni eux, ni d'autres. Après, je vérifiais les faux-amis, les doubles sens des quelques mots qu'il avait pu prononcer pendant ou après l'amour, je me faisais dire dans ma langue familière les mots à nouveau, pour qu'ils me touchent par écrit, me choquent ou m'émeuvent, à contretemps, dans l'intimité de la solitude qui suivait nos rencontres. Souvent, au contraire, j'étais frappée d'étrangeté, lorsque je recevais ces mots, ni dans sa langue ni dans la mienne, mais dans une troisième, qui venait d'un autre temps, d'un autre espace, non incarné, dont le caractère formel se confondait parfois à mes yeux avec une sorte de distinction à l'ancienne, à l'image de ces *I love you* que je tapais, à la fin, machinalement dans la fenêtre de traduction, et qui se transformaient dans la case en dessous, comme une réponse, en *Je vous aime*.

Délimiter

Proposer

Seeing someone

Dating someone

À l'envers

Réflexion

You're wonderful

Etre en couple

Repousser

Récupérer

Maybe

Perhaps

Tiède

Stern

Relationship

Attachment

Lost in communication

Enfermer

Je suis confuse

S'empêcher de

Ce qui m'effrayait, c'était l'absence de traces. L'impossibilité d'en garder de lui. L'impossibilité de lui en laisser, à lui qui s'y refusait. L'effacement perpétuel des messages et des signes de notre amour, partout sur mon corps et dans mes affaires me coûtait. Je crois que, pour lui, c'était l'alcool qui se chargeait de tout effacer. Il n'avait pas de mémoire. Se souvenir est très vite devenu mon rôle, moi qui, pourtant, devais tout supprimer derrière moi. Ma mémoire fut le seul espace que je pouvais remplir et où je pouvais me nourrir, je voulais tout y mettre, en dehors d'elle rien ne pouvait avoir d'existence. Tout m'était d'emblée souvenir, il parlait, il agissait face à la gueule béante de ma mémoire. Il oubliait nos futurs rendez-vous, je devais les lui rappeler. Son oubli de mon anniversaire m'a comblée, j'ai été impatiente de son message d'excuse. Je me disais que le ton serait nécessairement plus amoureux qu'un classique : « bonne fête ! ».

À trois heures du matin, la nuit même, il m'a écrit, j'ai jubilé. C'était son premier message de nuit. Moi j'amassais, j'accumulais nos après-midis, je faisais des liens dans le temps, je comptais les jours, j'évoquais des moments communs. Je cousais notre histoire. Il laissait s'envoler, je gardais tout et je le dissimulais. Mon secret enflait. Petit à petit, il m'a posé des questions qu'il m'avait déjà posées. *Comment as-tu rencontré Léa ? Qui de nous deux a proposé de se revoir, au début ?* Il m'a demandé plusieurs fois mon âge et le prénom de ma sœur, le métier de mon père, la date de notre premier baiser. Cela, en fait, me convenait, je pouvais tout lui raconter à nouveau. Lui présenter les choses sous un autre angle, avoir une chance de plus de lui décrire les événements comme je ne l'avais pas fait auparavant, les améliorer, parfois. Je pouvais passer et repasser à loisir sur les souvenirs, en montrer des facettes chaque fois différentes. Je me transformais en Shéhérazade, tant que je lui raconterais l'histoire, j'échapperais à ma disparition.

Il n'a pas idée du réconfort procuré par une phrase qu'il a prononcée en riant : *je trouve tes cheveux partout.*

Je faisais des sorties d'urgence à la librairie, pour sortir de moi. J'avais besoin de tout le soutien de la littérature. J'écoutais sur France Culture des entretiens d'archive de Duras avant de m'endormir. J'aimais sa voix. *Je suis née là alors la chaleur... je n'ai su que plus tard que j'avais vécu dans la chaleur... y'avait pas de saison, pour moi l'Europe c'était la neige, quand je suis arrivée à Paris, je n'avais jamais porté de bas.* Je souriais dans le noir comme si elle me parlait à l'oreille. Je ne lisais plus que des femmes. Je feuilletais un livre sur les grandes exploratrices que j'avais reçu pour mon anniversaire. Je me rêvais en aventurière à bord d'un bateau énorme dans le Grand Nord, qui fend la glace pour avancer. J'aimais qu'Ethan prononce mon prénom comme

Enée, je me voyais avec ma mère malade sur le dos, en héroïne de la Guerre de Troie, j'avais envie de lire en latin à nouveau. Je revenais à mes classiques, j'ai relu *L'Amant*, cet hiver-là, j'en avais pleuré à nouveau, les passages sur la mère. À la librairie, j'ai racheté des recueils de poème que j'avais en France, dans des cartons chez mon père. J'ai lu Sylvia Plath et Emily Dickinson dans leur langue. Je les redécouvrais étrangères, elles qui m'étaient si familières traduites, dans mes vieilles éditions en Gallimard poésie. Des mots m'échappaient, je ne les cherchais pas dans le dictionnaire, je les lisais à voix haute, murmurées comme des incantations. J'apprenais à les connaître longtemps après les avoir rencontrées. Je les aimais dans leur énigme, comme, sûrement, on devrait toujours aimer.

Un jour, je cherchais un Duras à la minuscule librairie sur Villeray. Il n'y avait qu'*Emily L.* Il était cher mais je l'ai pris. J'ai mal lu *Emily L.*, c'est-à-dire : j'ai lu dans le désordre, par la fin, par le bas des pages remontées à la va-vite comme des jupes. Je ne saurais pas résumer, je ne sais pas de quoi ça parle. J'ai lu comme j'écris : en morceaux. Très vite, affamée, sans aller au bout. Je me souviens qu'il était question d'un poème qui s'est perdu, j'avais été frappée par le titre, *Winter Afternoons*. Un poème qu'on n'est plus sûr d'avoir écrit un jour, un poème qu'il vaudrait mieux oublier peut-être, et puis cette phrase d'Emily que j'avais retenue à l'envers :

Le seul poème obligatoire est véritablement celui qui a disparu

(Le seul poème véritable est obligatoirement celui qui a disparu)

Peut-être qu'on écrit pour dire qu'un jour, en plus de soi, quelqu'un, quelque chose, était là. Souvent, ça n'y est plus et on y est encore. Cette année-là, j'ai arrêté peu à peu la fiction, j'ai laissé en plan le roman de plage que j'avais commencé pour l'université, l'histoire d'une jeune prof en deuil au bord de la mer pendant les grandes vacances, qui

rencontre par hasard une de ses élèves. J'ai écrit mes après-midis d'hiver, bien qu'il y ait eu des soirs, aussi, et quelques nuits. Je les ai moins aimées que les après-midis. J'avais le sentiment d'avoir trouvé *Winter Afternoons* là sur un trottoir, une page blanche chiffonnée, l'encre avait entièrement coulé rien qu'à l'idée de la neige à venir. Je n'avais eu qu'à me pencher sur le poème. Je l'avais écrit. C'est-à-dire : je l'ai vécu. J'ai su que c'était ce que j'écrivais : quelque chose qui était en train de s'effacer. J'ai écrit pour suivre et inscrire le mouvement de sa disparition. Il n'y avait peut-être, de toutes les façons, rien d'autre à vivre de cet amour-là que la tentative désespérée de le retenir.

Il y a eu un cycle Rohmer à la cinémathèque, je suis allée avec Samuel voir *L'amour l'après-midi* à la séance de 18h. Le personnage principal se laissait aller à une idylle adultère sans passer vraiment à l'acte. Nous avons méprisé ensemble ce petit bourgeois frileux. Je me suis dit que j'avais sûrement tort de croire que Samuel ne pouvait pas comprendre ma passion, mais peu m'importait, cela aurait sûrement été pire s'il avait compris. J'aurais voulu, au contraire, qu'on s'en étonne, qu'on n'en revienne pas. Si j'avais présenté Ethan à mon père, j'aurais aimé qu'il me dise que nous allions bien ensemble et qu'il avait l'air gentil, le voir gêné et fuyant, avec l'air de mentir.

Quand ma double vie amoureuse a commencé, j'ai poursuivi sans transition la duplicité dans laquelle je vivais depuis un an. J'étais familière avec l'envers et l'endroit, ce qui doit se garder, ce qui peut se montrer, j'avais l'habitude de ne dire que certaines choses, d'avoir un sourire pour les uns et les autres, de porter seule mon cœur gros, de me taire en public pour ne pas peser, d'attendre d'être seule pour m'adresser à ma revenante. Mon deuil était déjà une double vie, je voyais déjà quelqu'un en secret.

J'ai commencé une liste de choses qui s'ouvrent en deux. Je me fascinai pour la symétrie, je me cherchais des parentés.

Une amande

Les fenêtres

Les papillons

Les rideaux

La bouche

Les paupières

Une pêche

Un pantalon

Ma vie n'était pas assez ample et partout où j'allais j'étais dans ma cage, j'avais beau sortir je demeurais sous mes barreaux. Le secret m'apportait la possibilité de ne pas quitter cette cage dont la paille avait fait mon nid, le seul que j'avais connu ; il me donnait le pouvoir d'être dehors et dedans à la fois. Seul mon secret me soulageait, partout où j'étais je savais que je n'étais pas vraiment. J'avais la clé des champs. Entre les murs de ma chambre, je marchais en même temps vers Outremont.

Pendant longtemps, je n'ai pas eu de secret. Je viens d'une famille où cacher quelque chose était perçu comme suspect. Un journal intime qu'on dissimule était sûrement un tissu de faits confondants, l'amas de preuves d'une culpabilité toujours présumée. Le mien était le livre de chevet de mon père, je parcourais celui de ma sœur comme mon feuillet préféré, le temps de sa douche. La surveillance était assurée par tous. Tout ce que l'on taisait devait être confessé. Il fallait *parler pour se soulager*, le silence était menaçant pour l'équilibre familial. S'ouvrir, être transparent, c'était être en règle,

c'était faire confiance. Avoir une vie à soi rien qu'à soi, c'était trahir. Pourtant, je n'ai jamais vu ma mère pleurer. Je n'ai pas connu son visage mouillé. Moi, je n'osais pas m'enfermer dans ma chambre de peur qu'on croie que j'y cachais un garçon ou un animal trouvé dans la rue. Aujourd'hui, je ne supporte pas qu'on lise par-dessus mon épaule, j'efface systématiquement mon historique de navigation même quand je n'ai regardé que la météo, je me sens souvent suivie, j'ai des cachettes souterraines pour mes carnets, des mots de passe à dix-huit caractères, et ma graphie s'est peu à peu modifiée de sorte que je suis presque illisible. Il suffit que l'on me regarde comme une voleuse pour que je le devienne. Je peux être n'importe qui si l'on m'en croit capable. Aux douanes à l'aéroport, parce que je me sens suspecte, je pense que j'ai un produit dangereux dans ma valise et que je ne l'ai pas déclaré, je sens son odeur toxique sur mes doigts. En sortant de la cabine d'essayage, la dernière fois, après y avoir passé un long moment, j'ai cru avoir dérobé un article, le regard de la vendeuse pesait sur mon sac et le faisait devenir énorme.

Petite, j'avais commencé une collection de boucles d'oreilles, cela n'avait pas duré, j'avais rapidement préféré m'acheter, dès que je rassemblais un peu d'argent, de petites boîtes à bijoux que je gardais vides, comme en prévision. Elles étaient ornées de perles et de brillants, ovales ou carrées, travaillées dans du métal irisé. Je me préparais des double-fonds. Dorénavant, il y avait un secret entre Samuel et moi, j'avais un secret envers lui. J'avais mis cela au milieu de nos corps.

Cette année-là, l'hiver a été exceptionnellement froid, en France. Léa m'écrivait pour me dire que c'était l'événement : il neigeait à Paris. Tout était ralenti, les écoles fermées, les transports bloqués, elle avait l'impression que la neige rapetissait toute la ville et changeait les distances, l'espace. Elle me racontait que les enfants faisaient des

bonhommes dans la rue. Pas ici. Elle se promenait avec son amant sous la neige, avec allégresse, ils étaient, pour une fois, sortis de la chambre. Cela nous reliait, et en même temps nous éloignait : ici les gens ne se *promènent* pas sous la neige, elle a une autre texture. Ici, la neige change le temps, qui paraît infini. Elle n'est plus que ça, du temps qui passe en continu sous le regard, et qui, en cela, ne passe pas. Je sentais bien que nous ne parlions pas du même blanc.

Dans les nouveaux métros passaient en continu la publicité pour son matelas ENDY, essai de 100 nuits, livraison et retour gratuits, fabriqué au Canada, garantie dix ans. Dans toute la ville, la neige me faisait trouver Ethan sous chaque manteau, chaque bonnet, les gens et surtout les hommes dans leurs couleurs sombres s'étaient mis à se ressembler tous. Chaque silhouette participait à sa présence tout en me dissimulant l'évidence de son absence. La ville était peuplée de copies de lui. Je ne portais pas mes lunettes, voir flou augmentait ma confusion et mes chances de le croiser. Dans la rue même, longtemps après Noël, les sapins étaient couchés sur le flanc, abandonnés au ramassage. J'avais la sensation de n'être jamais seule à attendre. C'était un amour d'hiver comme il y a des fruits d'été. Il n'a pu être vécu que dans le contexte de cette saison du camouflage. En hiver, je suis plus nue, aussi, je ne porte plus de soutien-gorge sous mes gros pulls. Cela compte.

Il paraît que chaque année, quelqu'un meurt emporté par la griffe d'une déneigeuse, de nuit. J'y pense souvent, à la fin de l'après-midi. Je ne connaissais pas vraiment l'hiver avant de vivre à Montréal, il est devenu pour moi une ville, un endroit où habiter. Quand mes amis me présentaient leurs amis, on me demandait souvent, pour faire la conversation, si c'était mon premier hiver. L'année précédente, je ne savais pas si je devais répondre oui. Cette année-là, je répondais, assurément, que non, c'était le

deuxième, avec fierté. Et oui, j'avais de bons souliers. Je ne me plaignais jamais de la météo. Contrairement à mes amis, à Samuel, je n'avais pas hâte au printemps. Il était pour moi inimaginable d'imaginer « partir quelques jours au soleil » comme en rêvaient les gens autour de moi. Cela aurait été trahir. L'hiver était à vivre en entier, d'un bout à l'autre, sans interruption. Je savais que ce qui existait là existait seulement parce qu'il n'était pas possible de mettre le nez dehors l'après-midi, parce qu'il n'y avait d'autre choix que de rester au chaud, à l'intérieur, en attendant la nuit. Je redoutais que la neige fonde. Je n'avais plus le souvenir de ce qu'il y avait en dessous. Il me semblait qu'elle allait révéler une sinistre cité perdue.

J'ai senti très vite que nous ne connaîtrions pas le printemps, l'heure d'été, le grand jour. J'écoutais « Septembre » de Barbara, *quel joli temps pour se dire au-revoir*, et je trouvais que la fin de l'hiver était aussi une belle période pour les adieux, comme la fin de l'été, deux saisons couperets. À la belle saison, nous aurions été à découvert, cela serait devenu glauque, nous aurions continué à passer nos après-midis enfermés dans sa chambre, tandis que la ville entière aurait été à moitié nue partout, dans les ruelles reverdies, dans les parcs, dans les rues, sur les terrasses.

J'ai croisé dans les couloirs de l'université une de mes professeures qui m'a félicitée pour la bourse que j'avais reçue : *Bravo, vous avez tout raflé*. Ma directrice me demandait comment ça avançait, ce roman de plage. Je pensais à mon personnage, qui m'attendait au bord de la mer, sous un soleil de fin d'été : je l'avais abandonnée depuis longtemps. La foule des vacanciers avait déjà dû regagner la capitale. Elle, elle restait seule et sans histoire, sur le rivage. J'avais pour elle un peu de peine et un peu d'envie.

Nous sommes sortis une fois, exceptionnellement. Pour son anniversaire, Ethan m'a emmenée à la Porte de l'Inde, dans le Village. Il disait qu'ils avaient un aquarium avec une méduse dedans. En entrant, je l'ai entendu dire au serveur, *Tonight I'm bringing a new customer*. Je me suis dit qu'il devait y venir seul, d'habitude. Cela m'a rassurée. J'ai voulu que l'on s'asseye juste à côté de la vitre. La lumière bleue de la méduse était douce. Il a ri quand, au plat principal, il s'est rendu compte qu'elle était en plastique. Ça ne m'avait pas frappée. Déçu et embarrassé, il a fait quelques plaisanteries sur cet animal en toc. Moi, je l'aimais bien. J'étais fascinée par la laisse de nylon qui la reliait au gravier du fond, et par la structure en cylindre transparent qui sortait de son corps. Elle avait l'air d'un ballon incapable de s'envoler. Elle n'était pas fausse, elle était seulement retenue. Si on tranchait le fil elle prendrait vie, avec un filament de plus. J'avais envie de le faire. Prendre mon couteau, le plonger dans l'aquarium quand Ethan irait se laver les mains, et la détacher. M'essuyer tranquillement les mains sur la serviette en tissu, après. Mais je me disais que nous étions sauvés, si le faux était enfermé là derrière la vitre alors le vrai était parmi nous en liberté. La lumière bleutée baignait la peau d'Ethan. Parfois, je tendais le bras pour toucher son visage, être sûre qu'il n'était pas passé derrière la vitre.

Je pouvais me permettre d'être épuisée. J'aimais ma fatigue, c'était par elle que j'écrivais. J'avais tout le temps pour l'amour, j'avais toute la journée. J'ai rapidement quitté mon emploi de monitrice à l'université grâce à la bourse que j'avais reçu pour terminer mon roman. L'université m'avait donné les moyens d'écrire, cela s'est passé sans allumer mon ordinateur ni aller à la bibliothèque. Je disais que j'avais arrêté de travailler pour écrire, mais c'était pour aimer. J'ai été occupée à cela tout l'hiver, souvent quand, le soir, on me demandait ce que j'avais fait, moi, dans l'après-midi, je disais j'ai écrit, je crois que je mentais moins que ce que je croyais.

Je me moquais de mes insomnies, des infections, d'une grossesse. Je les voulais. Je me protégeais mal. Je voulais qu'il me laisse quelque chose. Les risques que je prenais, mon besoin de sommeil, mes muscles endoloris me permettaient de passer les jours d'après dans mon corps, de passer les jours, aussi, seulement. Je guettais les changements dans mon cycle, la taille de mes seins, les irritations, je soignais mes courbatures, je m'étirais. J'avais téléchargé par curiosité une application qui me permettait de suivre mon ovulation. Je recevais une notification *D'après nos estimations, vous devriez ovuler ces jours-ci*, je me sentais puissante, c'était assez pour savoir que j'étais en vie. Parfois, j'espérais qu'un enfant me sorte du ventre pour me demander des comptes, ce que j'avais fait et avec qui. Je lui aurais raconté son histoire à lui, le seul qui voudrait sûrement tout savoir. J'aurais aimé, certains soirs, dire à Samuel que j'attendais un enfant, cela aurait été plus simple que de dire je te quitte. Je n'aurais plus eu le choix, non plus. *Un enfant m'attend qui n'est pas le tien, qui est le mien seulement, et m'appelle*. Il l'aurait compris, je crois, pour un enfant.

La vie double, c'était aussi la vie avec Léa. Je ne menais pas seulement une vie parallèle à la mienne, je menais une vie parallèle à la sienne. Nous avions, chacune, un amant. Complices, nous nous retrouvions dans l'épaisseur de la doublure, là nous nous tenions calfeutrées, au chaud sous un manteau d'hiver dans lequel nous aurions enfilé, l'une et l'autre, un bras dans chaque manche. Rassurées parce que symétriques alors pas tout à fait marginales, nous entretenions de longues conversations murmurées au téléphone entrecoupées parfois de silence « attends, j'entends quelqu'un qui rentre ». Nous étions l'une pour l'autre sans conseil, souvent désespérées, souvent hilares devant l'absurde, compagnes dans le retranchement de nos vies principales. Nous avançons masquées et chacune nous connaissions le visage de cire de l'autre, capable d'aimer l'autre pour la composition de la cire même, et non pour l'envers. Nous avons été malades, inquiètes

et exaltées sur ces chemins de traverse, mais nous n'étions jamais seules. Nous nous laissions des messages qui racontaient, qui consolait. Je recevais les siens au matin, avec le décalage horaire. Je réécoutais sa voix souvent plusieurs fois dans la journée. La fin de la vie double serait peut-être la vie à deux. Nous parlions d'une villa au bord de la mer, à acheter ensemble à Marseille, si tout finissait mal. Cela nous enchantait. Je savais que sur cette voie que j'empruntais elle m'avait précédée, elle avait un secret, peu importe l'amant, c'était une fille avec un secret. Même pendant les périodes où elle n'avait personne à cacher, elle avait toujours ce réduit en elle qui m'avait fait la choisir pour amie. Au fond, je la suivais, et la suivre, c'était me dépendre, avec la certitude que quelqu'un d'autre serait à rejoindre. Quand je pense à elle, c'est son geste de démaquillage avant d'aller dormir qui me vient, le disque de coton blanc qu'elle passe sur l'ensemble de son visage en frottant très fort, alors qu'elle ne porte qu'un peu de noir sur les yeux, comme si elle cherchait à effacer la nuit avec la lune.

Les autres continuaient de mener leur vie officielle, de rencontrer des gens à se présenter, de s'organiser pour les vacances. Je demeurais rivée à mon présent. Ma sœur est tombée amoureuse d'un garçon avec un métier, des parents et une maison, qu'elle a fait rencontrer à mon père. J'ai cessé de me préoccuper de politique, je ne lisais plus la presse, je n'écoutais plus les reportages sur Hors-série, je me suis désintéressée de la France insoumise. Mon pays a dérivé loin de moi. J'ai cessé de décider, de prévoir, de comprendre. Souvent, j'avais cette impression que continuait à se dérouler, comme une bobine de fil sur un sol légèrement incliné, mon autre vie en France. Il me semble que j'ai laissé se dévider sans moi cette vie dont je n'ai pas voulu, ma vie de prof, dans la Drôme, avec le garçon que j'aimais plus que tout, dans ce grand appartement de fonctionnaire en face du Lycée. J'aimerais savoir laquelle de cette vie ou de l'autre passera le plus vite. Parfois, je me demandais, si je décidais de la rejoindre, s'il serait encore possible de me confondre avec cette fille qui avait cheminé loin de moi. Je

voyais encore très bien son visage. Elle avait toujours des lunettes carrées et une coupe aux épaules, elle se tenait voûtée mais tout sourire. Elle portait des chaussures à bouts ronds. Je sais que Samuel pensait à elle, lui aussi, peut-être plus qu'à moi, parfois. Il devait sûrement s'efforcer de ne pas me regarder trop longtemps pour ne pas remarquer la différence.

Samuel aurait pu tout découvrir simplement à cause de l'anglais. En me surprenant seulement parler au téléphone, il aurait pu savoir que j'avais changé de pays. Loin de me protéger, cette autre langue me rendait suspecte, elle faisait signe, au-delà du sens, vers mon étrangeté, elle révélait ma désertion. Elle était une langue étrangère mais pas assez. Elle était la langue commune et une langue que Samuel parlait couramment. Étrangère, elle l'était juste assez pour dire que je n'étais plus là, mais pas assez pour être secrète et me couvrir.

Cette différence de langue me permettait de prêter à Ethan une poésie qui n'appartenait qu'à moi. Après avoir dîné à l'Indien, il m'avait proposé de chercher ensemble un *désert*. Nous avons marché sur Saint-Laurent, je guettais, rêveuse et inquiète, les espaces tranquilles pour vivre notre amour, les coins de ruelles et les bars obscurs. Quand il avait proposé le café Névé et que nous nous étions assis pour commander un biscuit, j'avais souri sans un mot de ce que j'avais cru entendre.

Je me disais qu'avec lui il n'y aurait jamais le danger de la confusion, je serais, pour toujours, d'un autre pays, il était, serait toujours, d'un autre âge, d'une autre culture, d'une autre histoire. D'une île. Il n'aurait pas connu ma mère ni sa mort, seulement les larmes qui en découlaient. Il ne pourrait pas lire mes carnets, non seulement à cause de

la graphie, mais aussi à cause de la syntaxe. La distance entre lui et moi serait irréductible.

Par moins trente, un soir, en sortant, mes larmes ont gelé. J'avais de petits glaçons pendus au bout des cils, durs comme des pierres. J'ai eu envie de les prendre en photo pour les envoyer à Ethan. À la place, je les ai photographiées et envoyées à mes grands-parents, à Léa, à ma sœur. J'aimais leur rappeler ma vie radicalement étrangère tout en leur donnant l'impression de la partager un peu avec eux. À mes amis français, à ma famille, je disais que j'allais bientôt revenir, encore une année tout au plus, mais c'était tout, je ne m'y faisais pas, ce n'était pas chez moi, tout me manquait. À mes amis québécois, je disais que j'avais trouvé ma place ici, que j'étais en sécurité enfin, j'allais faire ma demande de résidence permanente. Je ne parlais jamais de la date d'expiration de mon visa. Tout était vrai, rien n'était faux. Je ne savais pas choisir. De part et d'autre, on me demandait si j'allais rester, si j'allais rentrer, je donnais espoir à tous, j'avais peur qu'on m'oublie partout.

Ethan avait parlé de moi à ses amis. Il leur avait raconté la vérité. Ils avaient dit que tout ça, mon attitude, cet amour, c'était sûrement parce que j'étais *française*. Il m'avait confié que cela l'avait offusqué, moi, je n'excluais pas cette possibilité. Mes amies québécoises et moi rions souvent des stéréotypes et nous nous amusons à les énoncer, les trouvant parfois vrais. Je fais la fine bouche devant la nourriture et surtout, les sauces. Je porte des rayures, j'ai l'habitude de me moquer pour faire de l'humour. Je suis, soi-disant, en toutes circonstances, toujours élégante. J'ai découvert ici que j'étais *française*, quand on m'a identifiée ainsi. On imitait ma prononciation des « u », on riait de mes « parkings » et « newsletter », on me faisait répéter des sacres, on singeait mes « du coup ». Ici, ma voix a changé, et avec elle, j'ai osé davantage m'exprimer, je sais

que certaines voyelles s'ouvrent désormais avec ma bouche, que mes nasales résonnent, que mes questions se posent sur un autre ton. Je parle plus fort. Avec Ethan, j'avais mon français de France mais au ralenti, j'articulais, j'évitais certaines expressions, j'étais encore une autre. Il arrivait souvent qu'il murmure, comme un compliment, à propos d'un vêtement ou de mon comportement, *so french*. Comprenant que cela faisait partie de mon charme, je suis allée un jour m'acheter de nouveaux habits, je cherchais à me donner un « style français » pour notre prochain rendez-vous. J'avais erré de rayon en rayon, ne trouvant rien. Je ne savais plus, n'avais sûrement jamais su, ce que française voulait dire.

Pendant, j'étais bien, j'étais abandonnée. Je m'absorbais. Léa m'encourageait à lui poser des questions. Ne veux-tu pas savoir quoi, quand, qui. Mais moi je venais oublier. Cela aurait pu me convenir si seulement, après, je ne voulais pas, à tout prix, me souvenir. Quand je rentrais, j'étais affaiblie. Il me semblait que j'étais vague, comme si je débordais de mon corps dont les contours n'étaient plus clairs. J'étais juste un petit peu à côté. Chez moi, j'ai :

oublié une soupe dans la casserole

failli mettre le feu

perdu de vue le niveau d'eau de ma baignoire

inondé la salle de bains

fait un trou dans le plafond en lançant une encyclopédie pour faire taire la musique des voisins

La maison est devenue, plus que jamais, le lieu de tous les dangers. J'ai eu cette mère : au foyer. *Que fait ta mère ? Elle est à la maison.* Mais elle n'y reste pas. Elle n'y habite pas. Elle sort tôt le matin en même temps que nous partons à l'école, au travail. Toute

la journée elle sort, pour acheter du pain, pour aller au sport, pour prendre un café, s'asseoir, en terrasse seulement. À la maison, on la trouve dans les trous, on la rencontre dans les coins, elle est toujours habillée pour sortir, elle n'enlève pas son manteau, elle garde ses chaussures. Ses cheveux sont attachés, son cou parfumé. Son pyjama même est un costume des plus élégant avec des boutons de nacre qui font froid sur la peau. Depuis l'enfance, je sais que les murs rétrécissent, que le plafond peut nous tomber sur la tête. Je suis devenue, comme elle, une drôle de femme d'intérieur. J'ai la consistance de ma maison, sitôt dehors je perds ma contenance. Dedans règne le risque le plus grand, mais dehors n'a rien donné. Chaque déménagement, elle part en éclaireur, elle nous cherche des appartements petits, sombres, meublés, les plus à même de la cerner, lui donner une chair, celle où elle aura le moins d'espace, les plus à même de la garder recelée. On range, on range la maison pour qu'elle ne vive pas sa vie propre et sauvage qui nous engloutirait, pour qu'elle conserve sa forme géométrique, elle risquerait de nous couler partout. Et tous les étés, c'est pareil, elle veut *partir de la maison*, se chercher un *une pièce*, son fantasme. Un corps une pièce. Pas plus sinon elle se dissout, devient monstre, cerbère à quatre têtes pour être partout à la fois. Je n'ai pas été étonnée qu'elle y meurt. À la maison. J'imagine que c'est ce que font les gens, pour mettre fin à leurs jours, la plupart du temps. Mais pour elle, c'est différent. La maison n'est pas seulement son lieu de mort, elle est sa cause. Elle est morte à la maison sous elle écrasée.

Cette phrase prononcée quelques jours avant la rentrée par la formatrice qui nous préparait, avant d'entrer dans ma première salle de classe et de prendre mes fonctions d'enseignante, vient souvent me hanter quand je rentre, quand je sors :

Tout se joue au moment où vous posez la main sur la poignée de la porte pour l'ouvrir

Je jouais chez moi un rôle que je jouais sans doute déjà depuis des années, à la différence que j'avais à présent conscience de le jouer. Ma cousine est venue pour Noël. Elle a apporté des livres sur la pédagogie Freinet, elle se passionnait pour son métier d'institutrice. J'essayais de me laisser entraîner. Elle voulait absolument visiter la « ville souterraine », elle disait : il paraît que les gens vivent sous terre ici l'hiver. J'ai démenti, j'ai dit que moi je n'empruntais jamais ces tunnels, que c'étaient surtout les gens du quartier des affaires. Elle m'a offert une combinaison de pyjama en peluche, avec deux longues oreilles de lapin cousues à la capuche. Je l'enfilais tous les soirs dès que je rentrais, avec l'impression d'avoir été tirée du chapeau d'un sordide magicien.

Le pire était pour moi les jeux de société, que nous pratiquions avec des amis, à la tombée de la nuit. Je m'isolais en pensées, trichais par ennui, comptais le temps. Au « Dessiner c'est gagner » auquel nous avons joué à quatre, un soir, jeu qui consiste à faire dessiner, à chaque joueur l'un après l'autre sur une même feuille, une partie du corps d'un personnage que l'on découvre en entier à la fin, j'ai dessiné le visage d'Ethan sur une des feuilles, son torse nu sur une autre, des patins pour les pieds, en bas. Je l'avais représenté là, découpé en morceaux, dans mon état. On s'était extasié de mon coup de crayon.

Lorsque Samuel et moi étions dans la cuisine, occupés à des activités différentes, assise à la table, je le scrutais de dos pendant qu'il s'affairait à la planche à découper. Je lui parlais tout bas. *Mon corps a une vie dont tu ne fais pas partie. J'ai un nouveau monde. Je parle une autre langue, l'après-midi.* Il ne se retournait pas. Mon père voulait souvent savoir, au téléphone, si je rentrerais en France bientôt. Je n'osais lui dire que j'étais plus partie qu'il ne le croyait. Mes amis me demandaient comment j'allais et je

répondais « entre deux ». Il poussait une membrane épaisse autour de moi. Je restais blottie contre la paroi. J'entendais, de loin, comme sous l'eau, des bruits sourds qui ne m'atteignaient pas. Si j'avais crié, personne ne m'aurait entendue. Mes grands-parents me parlaient de la mort de Johnny et du scandale de l'héritage, de la conductrice du bus scolaire aux dix-sept morts, Léa, du procès Tarnac, de la grève des cheminots et de l'occupation de Tolbiac. J'apprenais tout en décalé, les nouvelles me faisaient peu d'effet. On me demandait si on n'en parlait pas, de tout ça, au Canada. J'avais honte, parfois, je répondais non, pas vraiment, cela me servait d'excuse. L'actualité était ce qui me touchait le moins avec ses faux airs d'être le présent même. Cela valait pour les nouvelles d'ici aussi, je suis passée complètement à côté de la victoire de Valérie Plante, la démission de Rozon, les manifestations anti-Trump. Les événements m'étaient déjà très lointains, m'arrivaient au ralenti. Ce n'était pas que je n'avais plus la tête à ça, c'était que je n'avais plus de tête. J'essayais de m'intéresser, mais je n'avais que mon corps pour sentir le temps. Et c'était au moins ça, avant il passait devant moi comme un train ; pour la première fois, le temps me passait sur le corps.

J'ai découvert la liberté paradoxale que procurent les tâches ménagères. Moi qui avais fait si peu la poussière, si peu la vaisselle, qui soupirait devant ces corvées, les repoussant toujours à plus tard, je les accomplissais désormais avec plaisir. Je n'ai jamais été dérangée durant ces activités, je pouvais enfin être dans mes pensées sans être inquiétée. Je ne sortais plus beaucoup, j'évitais de me distraire de mon désir. J'avais demandé à ma cousine, pendant sa visite, de m'apprendre le tricot, je passais mes journées avec mon fil et mes aiguilles, on n'osait plus m'interrompre, m'adresser la parole. Le tricot me donnait aussi cette satisfaction de tisser le temps qui passait entre chaque rendez-vous, de l'avoir dans les mains, de le passer dans des trous. La semaine, je faisais des essais de gâteaux, dans l'idée d'en apporter bientôt un à Ethan. Il se nourrissait mal, passait parfois plusieurs jours sans manger. Je m'étais engouffrée dans

la brèche. Je faisais deux gâteaux, mes moules étaient trop petits et les quantités de préparation toujours démesurées. Souvent, nous les mangions tous les deux, avec Samuel. Il était ravi. Le week-end, je me lançais dans de grandes recettes. Faire les conversions en tasse, en Fahrenheit, en livres, en oz, me prenait le double de temps. Je réservais de petites portions pour Samuel, il avait, pour la première fois de notre vie de couple, des repas à emporter à son travail. Je conservais le reste dans des bocaux de verre pour un souper « entre Jen et moi ». La cuisson me rendait patiente, elle posait des bornes dans le temps, changeait les formes et les états. J'ajoutais beaucoup de poudre à lever, à hauteur de mon espérance. Après quatre-vingt-dix minutes à 350, dans le four, il y aurait quelque chose à manger. Quelque chose de prêt. Tout en me laissant vaquer à ma rêverie, cela avait aussi l'avantage de me rendre indisponible, moi qui l'étais toujours pour Ethan. S'il avait proposé de se retrouver tout à coup, je n'aurais pas pu, je devais attendre la fin du temps de cuisson. Cela me rassurait. J'ai été contente, une fois, d'une petite cicatrice violacée que j'ai gardée à la main, une brûlure en sortant du four un gâteau fait en pensant à lui, dont il n'avait jamais vu la couleur.

Après une semaine sans le voir, quand venait le jour, j'étais souvent épuisée, comme après sept jours entiers passés ensemble. L'heure approchait et j'étais au bord du sommeil, prête à enfin me reposer de son absence, mon obsession. En chemin vers chez lui, je me préparais à regagner ma solitude. J'étais soudain calme, souvent en retard, c'était la fin de mon intimité avec son souvenir, la fin de ma vie imaginaire. Je m'étais poudrée et repoudrée depuis tôt le matin jusqu'à l'heure dite, si bien qu'au moment de partir, les traits de mon visage étaient estompés. J'avais toujours prévu ma tenue à l'avance et je changeais d'idée au dernier moment, avec l'impression désagréable de porter depuis des jours la robe que j'avais choisie. Si jamais il tardait à me confirmer l'heure du rendez-vous, je pouvais continuer de préparer, à l'infini, des cadeaux à lui amener. Plus l'après-midi avançait plus j'allais mettre de gâteaux à cuire et écrire de

petits mots à laisser chez lui. J'avais peur d'être envahie par les choses. Il allait peut-être annuler et il y aurait pour Samuel et moi des montagnes de nourritures. Je partais le retrouver, ne sachant même pas si j'allais le reconnaître. Je le rejoignais et c'était comme si nous avions mangé ensemble les gâteaux de la semaine, comme si nous avions partagé toute cette vie secrète qui était ma vie seule, je n'avais plus rien à lui dire, plus aucune mémoire de ma semaine à son hebdomadaire question *How has your week been ?* Il lui arrivait de deviner, en un instant, l'objectif de mes tenues, comme cette fois, où, découvrant mon petit cache-cœur, il avait dit, avec ma voix : « Je suis une danseuse ». Je m'étais sentie percée à jour. Quand un matin il avait annulé, je m'étais retrouvée avachie sur ma chaise de cuisine, le visage déposé sur la table parmi mes bocaux de verre, dans la conscience aiguë de chaque poil arraché de mon corps.

À Samuel, je mentais, disant que je ne faisais trop rien de mes après-midis, que l'hiver était long, que je m'ennuyais. À Ethan, je mentais en m'inventant une vie remplie pour dissimuler le temps que je passais allongée à penser à lui. Quand il me demandait ce que j'avais fait la semaine, j'énumérais des sports, des sorties, je ponctuais tout cela de noms d'amis des deux sexes, régulièrement différents, j'évoquais un petit boulot de traduction, une conférence à l'université.

Parfois, je me révoltais et je voulais avancer le temps : le voir avant midi. J'utilisais alors de sombres stratégies de mère, je lui faisais savoir que j'avais cuisiné un plat, je mentionnais ses ingrédients préférés (du curry, de l'avocat, de la mozzarella). Je proposais de lui en amener une part, assurant qu'il y en avait *assez pour deux*. Il refusait souvent et j'avais le frigo rempli de restes que je conservais dans des boîtes transparentes de yogourt Liberté. Je les laissais moisir, comme si l'autre moitié de ces

repas n'était plus comestible pour moi. J'avais peur d'ingérer, littéralement, du *temps perdu*.

L'anglais m'est devenu la langue intime de l'amour, celle du sexe. L'entendre dans la rue était comme me faire chuchoter par lui à l'oreille, je pouvais rougir d'une conversation anodine surprise dans le métro ou au café, à laquelle je ne participais pas. C'était comme si la moitié de la ville parlait avec sa voix, et s'adressait à moi. Je me retournais sans cesse. Quand je parlais anglais, pourtant, je parlais mal : mon accent français était très fort, mon vocabulaire limité. Mes racines s'enroulaient à ma langue. Voir un film en version original avec Samuel ou mes amies, est devenu difficile, par la suite c'est même devenu douloureux, je demandais expressément, pour être tranquille, la version VOSTFR.

Avec Samuel nous suivions une série qui s'appelait *The Americans*, l'histoire, pendant la Guerre froide, d'espions russes infiltrés aux Etats-Unis. Ils prétendent être un couple, ont deux enfants, et tiennent, pour leur couverture, une agence de voyages. Un jour, Elizabeth est envoyée en mission, elle doit séduire un homme pour obtenir des informations. Elle porte, comme à chaque mission, des lunettes et une perruque. Je me rendais compte que les vies d'espions n'ont en fait rien d'exceptionnel, ce sont des doubles vies avec davantage d'accessoires. Je me demandais en fait, surtout, qui n'avait qu'une seule vie. Elisabeth avait une cause, son pays, et moi, ne faisais-je pas tout cela aussi pour défendre quelque chose comme mon territoire ?

Samuel s'inventait, comme moi, une vie à la marge. Parfois, prise par l'idée subite qu'il avait peut-être lui aussi quelqu'un d'autre, j'ai vérifié son historique de navigation. J'ai

trouvé, entre des sites de cuisine et des itinéraires, des recherches pour brouiller les réseaux internet, hacker des codes. Il allait, lui aussi, vers la clandestinité par ennui. Il faisait la révolution dans un petit coin du salon, seul. Il avait acheté un dictionnaire de l'anarchisme dont il lisait une page tous les soirs avant de dormir. Il passait des jours sur ces sites de piratages, je lui demandais ce qui l'intéressait tant, dans ces connaissances, il disait on ne sait jamais, je demandais, en cas de guerre civile ? Il n'était pas sûr et restait secret. Je me disais que c'était peut-être pour accéder à mon téléphone et le fouiller à distance, mais je crois qu'il rêvait plus de faire sauter la Banque Nationale que de lire mes messages.

Ethan mettait fin à mon attente, cet état qui était le mien depuis le premier hiver. Il pouvait l'augmenter en s'éloignant mais il en arrêta le cours quand il se rapprochait. Au moins, elle ne sourdait plus du fond de moi sans cesse et sans objet. Je lui donnais ce pouvoir. Un matin, dans l'espoir infini d'un message depuis la veille, je m'étais recouchée. J'avais fait ce rêve, je prenais un bain, mes cheveux devenaient blancs, dans l'eau, je me disais que je pourrais de nouveau écrire à Ethan pour le lui raconter, que ce serait une bonne raison pour lui envoyer un autre message. Mais je pensais aussi que je ne pourrais plus jamais me montrer à lui sous cet aspect, s'il proposait de me voir en retour. À partir de midi, il était 18h en France et mes chances commençaient à décliner, en plus, de recevoir des nouvelles de Léa. Le jour tombait lentement dans mon corps dès le milieu de la journée. À 17h, il n'y avait plus rien à attendre. Ma solitude de fin d'après-midi était incommensurable. Les gens vivaient autour comme si, de l'autre côté du monde, le soleil n'était pas déjà couché. C'était pour moi impossible à ignorer, j'étais lourde d'une nuit qui n'était pas la mienne. Léa disait : moi, c'est l'inverse, toute la matinée, je dois attendre que tu te réveilles, ma journée est longue à commencer. Nous n'étions pas sûres de ce qui était le pire. Pendant tout ce temps, du courrier arrivait régulièrement au nom des deux anciens locataires, des enveloppes estampées « Jeunesse

musicale » pour lui, que je gardais en un petit tas dans ma chambre, et même, un jour un avis de passage pour un colis pour elle.

Ethan m'avait décollée. Il avait créé cette bulle d'air entre ma vie et moi, je n'adhérais plus. Un matin, je me suis réveillée et j'ai effacé tous les contacts de mon téléphone sauf celui de Léa, j'ai bloqué toutes les notifications, supprimé toutes les applications qui me connectaient aux autres et à la France, je ne voulais plus être dérangée, je voulais être seule dans cet amour.

Quelques jours plus tard, l'impensable s'est produit : nous avions une connaissance en commun. Je l'ai découvert par hasard, c'était un photographe avec qui j'avais travaillé de loin, à l'université. Je suis allée seule à son vernissage dans le seul but de le raconter à Ethan, il ne se souvenait plus de mon prénom quand je l'ai salué. Je lui ai posé plein de questions, j'enregistrais les moindres détails de son travail. Il a probablement cru que j'étais intéressée par lui et me souriait avec un peu de distance. Quand j'ai mentionné Ethan au détour d'une phrase, il a été surpris : Tu le connais d'où ? Je le connaissais de la rue, de nulle part, je le connaissais de la seule façon qui se peut : d'amour. Je n'ai pas répondu, il a ajouté : il est tellement talentueux. L'évidence m'a frappée, *on le connaissait*. Des gens l'appréciaient pour son art, son travail, sa technique, pour un tas d'autres raisons que moi. La pièce m'a semblé soudain pleine, il y avait là sûrement des collègues à lui, des amis, des contacts. Les gens riaient et trinquaient, personne ne m'a adressé la parole. Chaque corps me paraissait être lié à lui dans un réseau de fils qui m'entourait sans me connecter aux autres, j'ai eu le vertige comme lorsque je me retrouvais, enfant, coincée dans ces toiles d'araignée en corde rouge dont je ne savais plus sortir sans sauter. Il existait dans le monde hors de moi et cela, loin de m'y relier, m'en excluait encore davantage.

Je n'écrivais plus à personne. Je me faisais des petites notes dans mes carnets, pour ne pas passer mes journées en moi-même, la semaine qui suivait chaque rendez-vous. Je me notais des mises en garde à côté de petits panneaux « attention danger ». J'ai en retrouvé une, après : *de façon générale, ne pas me réfugier, ne pas me retirer*. Une fois, j'ai écrit *Il m'intime, pour il m'intimide*.

En l'absence de nouvelles d'Ethan, je me radicalisais. Un dimanche soir, après avoir attendu un message toute la journée, j'ai pris une décision : j'allais quitter Samuel, il était certain que j'aimais Ethan puisque je ne pensais qu'à lui. Je me réjouissais d'en avoir le cœur aussi net. Tout en guettant mon téléphone à chaque minute, je m'organisais. Je regardais mes habits par terre et commençais à les rassembler en pensées, je faisais la liste de ce qui n'allait pas me manquer, j'imaginai ma nouvelle vie, le silence faisait grossir mon désir, j'étais prête. C'était enfin sûr. J'ai voulu écrire une courte nouvelle sur ces journées fébriles, à la toute fin du jour, la fille, le personnage, reçoit enfin un message de son amant, avec une proposition de rendez-vous, elle défait sa valise, se couche auprès de son compagnon, épuisée et apaisée. J'ai écrit en notes, à propos d'elle : « émouvante et ridicule ».

Une fois, devant mon insistance pour le voir et son indisponibilité, il a dit en plaisantant : *I need a clone*. J'ai pensé un instant que c'était en fait une bonne idée. Cela, sûrement, aurait tout arrangé.

Levée très tôt un matin, je suis sortie et j'ai eu envie de couper dans l'immense terrain du parc Jarry, entièrement recouvert d'une neige très dure et vierge. J'avais à peine posé mon pied sur la couche blanche que j'ai eu l'impression de m'enfoncer très profondément dans le sol. Je n'étais pas sûre d'arriver à traverser en surmontant le vertige de l'affaissement de la neige sous mon poids. J'avais alors repéré d'énormes empreintes de semelles d'homme qui avait dû être faites à l'aube ou de nuit, dans lesquelles j'ai planté mes jambes. Je marchais quand même dans des trous, mais je ne les creusais pas avec mon corps. J'écoutais au téléphone un long message vocal de Léa qui était dans un train en route vers Marseille, elle se taisait parfois pour observer le paysage puis s'exclamait, en me décrivant des champs de lavande et des villages fortifiés. Elle disait qu'ils prévoyaient de la neige même dans le Sud, « mais pourquoi pas, la neige au bord de la mer ». Elle était prête à tout pour voir les choses à l'envers.

Léa fréquentait un garçon plus jeune. Elle disait « j'aime le sentiment que donne la jeunesse ». Ils allaient danser dans des soirées. Moi, j'aimais qu'Ethan soit plus vieux, sa fatigue, ses problèmes, déjà, d'articulation. Je me concentrais souvent, en regardant son visage, sur le petit pli au-dessus de sa bouche qui n'était pas une fossette mais une ride. J'aimais qu'il me dise de mettre ma capuche, de porter mes mitaines, qu'il me prenne sur ses genoux. J'aimais ce laps de temps qu'il avait de plus que moi, et toute la vie qu'il avait eue sans moi. J'avais, littéralement, l'impression de lui donner mon sang. Nous nous rencontrions souvent, peut-être par hasard, la semaine de mes règles et pendant l'amour je peignais en rouge la peau de son ventre.

Je ne me tournais presque pas de dos, avec lui, j'étais seulement de face, pendant l'amour, sous la douche, dans la cuisine. Je veillais à ce qu'il ne soit jamais derrière moi à la lumière du jour. J'avais pris la mauvaise habitude de gratter, avec une certaine

violence, une petite plaque d'eczéma qui était née entre mes deux omoplates. Je le faisais souvent nerveusement juste avant de le voir et, après. J'avais honte de mes griffures. J'avais une bonne raison pour ne me montrer que d'un côté. Au retour de chez lui, j'avais mes rituels. Je passais du temps à gratter ma peau, seule, face au miroir mais sans me regarder. Dans la chambre, Samuel finissait par s'endormir en m'attendant. Je me lavais, je désinfectais mes marques, je les soignais avec de la Biafine. J'ignore si ces plaies devaient signaler sur ma peau quelque chose comme la surface, ou révéler un envers.

J'aimais beaucoup le masser. Il me demandait de le faire parfois avec mes ongles et j'appuyais jusqu'à ce qu'il ait, lui aussi, de longues lignes transversales sur le dos. J'y mettais toutes mes forces. Souvent, mes ongles étaient très longs, je les avais laissé pousser jusqu'au jour de le revoir. Je pensais à ce que ma cousine m'avait raconté, à Noël, elle avait remarqué qu'il y a des enfants en classe qui ont besoin de toucher beaucoup les autres, elle avait appris que c'était ceux qui connaissaient mal les limites de leur corps. Elle était formelle : c'est un geste qui rassure.

Auprès de lui, je rejoignais ma tristesse en embrassant la sienne. J'avais trouvé un chagrin plus grand que moi où vivre ma peine en antichambre. Je venais m'absenter, c'est-à-dire entrer dans son absence. Là, je me sentais bien. Je lui tendais les bras pour qu'il me rejoigne. Sur Ethan je montais à genoux, je m'écrasais de tout mon poids, je l'enfonçais dans le sol, je voulais le sortir de sous la terre et le ressusciter. Je ne m'allongeais plus. Je n'avais jamais fait ça, avant. L'amour que nous faisions était une lutte avec la vie et la mort. Les deux nous faisaient tout aussi peur, elles étaient alliées contre nous, il s'agissait de demeurer ensemble, le temps de l'amour, entre ces deux mondes qui nous rejetaient sur leurs rives. Après ma jouissance, il me prévenait,

toujours en français, *je vais venir*. Je chérissais ce verbe qui englobait tout son corps, tout son être. Il était, dans l'approche de l'extase, en chemin vers moi. Je l'attendais avec encore plus d'impatience, c'était ce que je voulais : non pas tant le faire jouir, que le faire venir.

Tout était à propos de mon plaisir sans mesure, et c'est cela même qui a résisté à être à l'écriture. J'entrais dans une folie de mon corps. Je n'en trouve aucune trace dans mes carnets. Ma chair n'a rien laissé passer.

De retour dans mon quartier, je faisais souvent une pause à la boulangerie sur Jarry. J'avais l'habitude de prendre un café dans une tasse que j'aimais beaucoup, face à la vitre. Là, j'écoutais plusieurs fois « Nantes » de Barbara, sur la mort de son père. Je n'écoutais que celle-là, et je pleurais à « pourtant j'étais au rendez-vous ». La boulangerie était mon lieu préféré pour écrire et pour pleurer. J'aimais faire ça sur le coin de cette petite table d'appoint, dans les odeurs de cuisine, de pain qui monte, de levure. Personne d'autre ne s'installait là avec son Mac ou ses projets d'entrepreneuriat, comme dans tous les cafés. J'avais l'impression d'être dans la cuisine d'une maison de famille. À tout moment, je pouvais me consoler avec un morceau de brioche et remplir ma tasse à nouveau.

Je me demandais si son père et ma mère nous regardaient nous aimer, de là-haut. Je les imaginais au ciel se féliciter ensemble de ce qui m'apparaissait comme une union arrangée. Ils nous avaient condamnés l'un à l'autre et se frottaient sûrement les mains. Je crois que nous nous aimions comme des orphelins mais aussi comme des meurtriers. Il y avait, dans l'amour que nous faisions, la célébration d'un crime commun, le dépôt

l'un dans l'autre de la culpabilité qui nous envahissait, chacun. Nous faisons l'amour pour aller au bout du sacrifice. Nous étions là à cause de nos parents, grâce à eux. Je ne crois pas que j'aurais eu cet homme dans ma vie sans ma mère morte, sans son père mort. Il ne lui avait rien laissé, et j'avais, moi, de ma mère, des bijoux brillants en toc, volés au Monoprix, et des pinceaux de maquillage. Tous les deux sans héritage, nous nous étions donnés l'un à l'autre. Ce qui nous revenait, nous l'avions dérobé à la vie même. Nous vivions cet amour comme un butin, en pilleurs de sarcophages.

Les après-midis pouvaient se prolonger et la nuit nous surprenait. Il m'arrivait de rentrer à minuit, dans un état second. Arrivée dans ma rue, tous les immeubles se ressemblaient. Pour retrouver le mien, je me repérais grâce au vélo bleu abandonné en bas des escaliers. Ethan me raccompagnait sur Van Horne jusqu'au métro, à l'heure de la déneigeuse, souvent elle nous suivait et effaçait nos pas sur le trottoir, nous courrions un peu comme si elle nous poursuivait, avant de nous écarter pour la laisser passer. Elle ramassait alors la neige devant nous et nos empreintes n'avaient plus d'avenir. Je m'émouvais. Un jour, quand elle nous a dépassés, je l'ai regardée de plus près. Elle était conduite par un homme seul dans un petit cube de verre qui semblait ne pas nous voir, comme au volant d'un gros jouet.

Vers la fin, quand Ethan et moi nous sommes avoués notre amour, j'ai su que j'avais déjà vu son corps nu mais pas encore son visage. La nuit, en me repassant le film de la déclaration dans mon lit, j'ai réalisé que nous nous étions dit ces mots en anglais. En somme, même s'il avait seulement répondu, il avait eu plus de courage que moi. Parce que j'étais venue dans sa langue à lui pour lui dire mon amour, cela n'a pas tout de suite été vrai dans mon monde. Je me demande ce qui se serait passé si, pour me répondre, il était venu dans la mienne. Nous aurions chacun été seul en territoire étranger. Non,

il fallait l'avoir dit dans la même langue, et l'un des deux devait changer de pays. Depuis le début, c'était moi. Cette frontière dont je réitérais le passage était l'endroit où je devenais sauvage. Pourtant, il y avait une limite qui n'avait pas été franchie et qui se situait, non dans les mots, qui sont traduisibles, mais dans la voix, dans le corps organique de ma gorge. J'avais dit *I love you* et non *Je t'aime*, j'avais produit ces sons et en les entendant je m'étais étonnée de les trouver si justes, alors que mon anglais sonnait toujours faux. Je crois que c'était parce que cette phrase était vraie dans cette langue.

Je n'attendais plus. Il avait dit les mots tant espérés. Que restait-il à vivre, à présent, de cet amour avoué dont je n'avais plus à obtenir la preuve ? Léa m'a dit, le lendemain, de son ton de prophétie : à mon avis, en perdant ta peur, tu perdras ton désir. Elle a eu raison, j'ai eu quelques jours de répit passés dans une béatitude dénuée d'envie de le revoir. Puis, de nouveau, mon malaise est revenu. Il augmentait. Le secret qui me gardait se retournait contre moi, je voulais être en lui comme dans la bogue d'une châtaigne, je voulais qu'il me protège de l'extérieur par ses pointes acérées, mais j'avais l'impression que sa peau était à l'envers, les épines dirigées vers l'intérieur. J'étais comme dans la loggia de cet appartement où je vivais adolescente. Je m'étais cachée pour surprendre ma mère dans la cuisine : je l'observais entre les fentes de la porte pliante, mais n'osais plus sortir, par crainte de lui faire peur. Elle avait la même expression que d'ordinaire, sans sourire, mais toujours sans pleurer, presque sans visage. J'étais prisonnière de ma cachette.

Le jour où Léa m'a écrit pour me dire qu'elle voulait tout arrêter avec son amant et choisir son copain, j'ai tremblé. Je ne savais pas si j'avais peur de faire pareil ou de faire autrement. Moi, je ne me voyais pas quitter Ethan mais je m'imaginais quitter Montréal.

Léa disait que tout s'arrangerait si je rentrais en France, elle disait que cette histoire d'amant c'était lié au Québec, cela avait été *contextuel*.

Toutes les deux, nous étions paralysées. Je me demandais ce qui avait pu faire que nous nous retrouvions à ce point de non-retour, aucun retour possible à la vie d'avant sans pourtant l'avoir vraiment quittée. Nous y étions encore et c'était cet encore qui faisait que nous n'y étions plus. Ce n'était pas, je crois, que nos vies nous étaient, à chacune, devenues trop grandes ou trop petites. Peut-être n'étaient-elles plus, simplement, *notre couleur*. Elle avait rencontré son amant longtemps avant que je rencontre Ethan, et j'avais fait l'amour avec Ethan longtemps avant qu'elle ne se décide. Pendant quelques mois nous avons marché à nos rythmes différents, nous nous retrouvions à présent au même point précis, celui du non-retour : quelque chose a été perdu, mais il faut rester là, devant le trou, à écouter longtemps le bruit de ce qui roule sur la paroi en se demandant ce qui est tombé, et quand cela s'arrêtera. J'aurais voulu lui prendre la main mais j'étais loin et, une fois sur ce bord, il n'y avait de façon d'être que seule. S'agissait-il, depuis le début, de se croiser ici, à ce carrefour, de part et d'autre du gouffre, incapables et en silence ?

Le lendemain de l'aveu, tout Villeray avait été immobilisé, l'électricité avait été coupée, les routes barrées. J'ai appris, quelques jours plus tard, qu'alors que j'étais chez Ethan la veille au soir, il y avait eu un incendie à la boulangerie rue Guizot, tout près de chez moi. J'ai fait des recherches Quelqu'un était mort. J'ai été surprise que la neige n'ait rien empêché. Je me suis souvenue de la lumière très particulière qu'il y avait dans le quartier ce soir-là quand j'étais rentrée, celle d'une nuit qui restait sur le bord de tomber. Je n'en avais pas été si étonnée, la neige ici donne toujours sa pâleur à l'obscurité et il m'est souvent difficile de m'endormir. Ce jour-là, je me suis dit que parfois j'aimerais

mourir dans mon mensonge, inconnue comme les victimes du feu. On ne pourrait identifier mon corps à coup sûr, mon visage serait dévasté.

Ethan m'a dit qu'un ami avait rêvé qu'il était mort. Il concluait que c'était sûrement parce qu'il était dans une période de transition. C'était, selon lui, parce qu'une ancienne version de lui avait dû s'éteindre. J'ai mis la main, pendant sa douche, sur ses papiers d'identité et une vieille carte d'étudiant. J'ai eu l'impression de trouver une preuve de son existence, j'ai eu envie de prendre des photos. En ouvrant son passeport, j'ai découvert son deuxième prénom. Je me suis dit : « je le savais ! ». Quand je trouvais chez les autres une preuve de vie double, une naturelle jumelle, je me rassurais, j'avais seulement rejoint le lot commun. J'ai toujours voulu un deuxième prénom. Petite, j'étais jalouse des Anne-Cécile, des Anne-Claire et des Marie-Laure, j'étais amoureuse des Pierre-Alexandre et des Jean-David. Je savais que je n'étais pas seule. J'en ai vu des Marianne et des Maryline en-un-seul-mot signer leurs copies au primaire en se coupant le prénom en deux pour s'offrir un beau tiret au milieu. Un deuxième prénom sur ma carte d'identité aurait suffi. Je me serais passé du trait d'union, s'il fallait. J'ai bien demandé à ma mère, plus tard, comment elle avait failli m'appeler, pour m'accoter moi-même mes autres prénoms en pensée. Je connais même mes prénoms de « si j'avais été un garçon ». Je n'ai même jamais eu le luxe d'un surnom à cause de mon minuscule prénom, ce palindrome, qui, en plus, même à l'envers, reste toujours le même. Peut-être que si j'avais eu un prénom double, je n'aurais pas eu à m'inventer une vie secrète, j'aurais sûrement moins le goût des ruelles et des souterrains. Peut-être que j'aurais passé moins de temps dans sa chambre à Outremont dont j'espérais sortir avec un deuxième visage et que je quittais avec la moitié du mien. Peut-être que je ne chercherais plus partout, dans les bars, sous les lits, dans les yeux, l'autre prénom qui me manque et qui doit bien, j'imagine, courir en liberté quelque part.

J'étais impatiente. Je ne voulais pas traîner cette histoire trop loin dans l'hiver. J'aurais voulu une vie coupée nette et précise au beau milieu, au lieu de ces journées qui tombaient en morceaux. Je pourrissais. Je songeais à ces filles en justaucorps à paillettes qui se font trancher le corps dans des boîtes noires par des illusionnistes, je pensais aux insectes que j'avais, enfant, coupé en deux. Aux vers de terre sectionnés, dont la queue continue de bouger, aux neuf morceaux du cadavre dans *L'Amante anglaise*, et aux neuf trains ; à la tête dont on s'était, par miracle, débarrassé.

*

C'est arrivé un dimanche de février, vers 17h. J'ai d'abord cru que c'était la fin de ma vie double, cela s'est avéré être seulement la fin de ma double vie. En repartant de chez Ethan, je me suis effondrée à la station Outremont, tétanisée, je n'étais plus capable de marcher pour rentrer, je ne sentais plus mes extrémités. J'aurais dû m'en douter quand j'étais arrivée. Il était triste, plus que d'habitude, et avait du mal à respirer. Il m'avait dit qu'il ne pouvait plus travailler avec le MDF qu'il utilisait : *je crée trop de poussière*. Il se sentait mal dans sa colocation, il voulait déménager et s'installer temporairement chez un ami, avant de quitter sûrement le Québec l'année suivante, pour rentrer en Alberta, où il trouverait enfin un travail payant et moins dangereux pour sa santé. Je lui avais dit que j'en rêvais, de l'Ouest, que j'aurais envie d'aller avec lui, voir d'où il venait, rencontrer ses proches. Il m'avait rappelé, presque agacé : *I'm from here*. Je me suis crue quittée, j'ai décidé de croire que je l'étais, peut-être. Nous nous étions dit *see you soon*, comme d'habitude, puis, j'avais éclaté, une fois seule. J'ai appelé plusieurs amis, mais je n'avais plus tous mes contacts, depuis que j'avais voulu faire le grand vide dans mon téléphone.

Dans ma rue, j'avais envie de hurler, mon front brûlait. J'ai enfoncé mon visage dans un buisson blanc au ras du sol. La neige a si bien absorbé mon visage que j'ai recommencé quelques mètres plus loin, bouche ouverte cette fois. Elle a pris mon cri. Je me suis relevée. Il y avait une forme de cône à l'endroit de ma bouche et un trou à l'endroit de mon nez. Mon masque est resté dans la neige. J'ai touché ma peau, elle était trempée et nue, endolorie par le froid, je ne sentais pas mes joues. Le vertige m'a saisie, c'était comme si j'avais déposé la ville tout entière sur le sol et que je me relevais sans. Je pense encore souvent à ce que j'ai arraché, ce jour-là, ce visage creux et sans regard qui me faisait face. J'ai parlé à Samuel le soir même. J'ai dit que j'avais quelqu'un d'autre, on dit ça pour dire : je suis quelqu'un d'autre. Il a répondu, sans aucune colère,

qu'il savait et qu'il attendait que j'en parle. Je me demande encore s'il bluffait, s'il essayait de m'enlever mon petit plaisir de cachottière, la seule punition dont il était capable dans sa grande bienveillance. Après l'aveu, Samuel a dit tranquillement : je te poserai peut-être des questions, là, je ne peux pas. J'ai attendu. J'ai été déçue, il n'a jamais rien voulu savoir de celle qu'il n'avait pas connue ces derniers mois.

Ethan et moi sommes restés quelques semaines sans nous donner de nouvelles. Je n'avais plus de message à effacer de mon téléphone, et il était maintenant inutile de supprimer ceux que j'envoyais à Léa où il était question de lui. Tout était suspendu. Je n'ai plus beaucoup écrit les jours qui ont suivi ma discussion avec Samuel. Mes carnets perdaient de leur fonction. Je me changeais en une Pénélope désœuvrée, la toile n'était plus à défaire pendant la nuit, je ne la tissais plus pendant le jour.

J'ai vécu ces jours dans une inconscience totale de la perte qui venait réellement de se produire, celle de Samuel. J'ai commencé à parler d'Ethan à mes amis dans ce moment précis où je croyais l'avoir perdu. Je me suis mise à lutter contre sa disparition. Sans nouvelle de lui depuis une semaine, un matin, j'ai écrit à une lointaine amie française quelque chose comme coucou, je quitte tout pour un artiste, il s'appelle Ethan, il est anglophone, nous sommes tombés fou amoureux, et toi, quelles sont les nouvelles ? Ici, j'ai raconté, peu à peu, en quelques jours, notre histoire à tout le monde, dans sa version à peine plus proche de la réalité. J'ai dit tout d'un bloc, tout ce qui pouvait être dit, sauf le fait qu'il partait. Mes amis étaient interloqués mais ils étaient « contents pour moi ». À leur insu, je leur lisais mon petit roman d'une traite sans leur dire que la fin était proche.

Mes amis cherchaient, d'abord à retracer la chronologie. C'était, toujours, le premier réflexe. « Alors c'est depuis octobre... donc quand on était là, ce jour-là, quand on faisait ça, quand tu disais ça, toi en fait... ». Ils le disaient sans méchanceté et sans rancune, simplement surpris. Ils faisaient le chemin en arrière. Ils essayaient de me comprendre. Une amie, ce jour-là, a suggéré que c'était sûrement « le goût de l'interdit ». Je ne m'y reconnaissais pas, mais il fallait bien une raison. Une autre m'a envoyé un lien pour une vidéo à regarder sur l'infidélité, le titre était : *if even happy people cheat, what is this about ?* Je pensais que ma confiance me ferait fendre en deux devant eux. Eux aussi, je crois, s'attendaient à cela, mais, chaque fois, j'avais plutôt l'impression, en parlant, de me rassembler, de me refermer.

Chacun y allait de son avis, de son conseil. Je prenais tout, puis je laissais tout sur la table du café où je m'étais confiée.

- « On récolte ce qu'on sème »
- « Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois »
- « Tu as voulu tout avoir »
- « Souviens-toi, quand tu voulais tellement être avec lui »
- « Vous aviez l'air si bien »
- « Mais tu ne le connais pas beaucoup »
- « Penses-tu que vous pourrez être en couple ? »
- « N'as-tu pas peur de le perdre »
- « Prends-toi un Airbnb »
- « Es-tu bien sûre ? »
- « Dans le fond ce n'était plus la passion »
- « Ne reste pas par confort »

« Tu peux te brûler les ailes »

« Quand c'est compliqué c'est mauvais signe »

« Si tu penses enfant, lequel des deux te vient en tête immédiatement ? »

Et la pire,

« On n'a qu'une vie »

Samuel a déménagé dans le salon, ses affaires ont, doucement, commencé à prendre moins d'espace dans l'appartement. Je n'avais pas l'impression que je pouvais empêcher ce mouvement, et lui non plus. Nous étions endoloris. Ses affaires paraissaient elles-mêmes se regrouper de leur propre gré, nous les regardions se plier, se ranger, se diriger vers la sortie. Il n'allait plus au travail, il profitait de la maison. C'est ainsi que nous avons été le mieux, dans l'appartement dénudé. Nous nous tenions lovés ensemble à la lisière, avec ce qui tombe, les rôles et les choses en poussière. Tout était calme. C'est dans ces moments qui ont suivi l'aveu, quand je lui parlais de mon nouvel amour à mi-voix, qu'il me confiait ses rêves de vie de nomade, quand je l'invitais, un soir à dormir avec moi dans la chambre, et lui, un autre soir, à le rejoindre dans le salon, quand nous rassemblions nos souvenirs, quand nous évoquions, chacun, les projets que nous ferions par la suite, que notre amour avait toute la place. Samuel a vendu ses affaires, ses raquettes, sa table de massage ; c'est un couple de notre âge qui est venu l'acheter, pour leur « pratique personnelle ». Il allait partir, rentrer. Je lui demandais des informations sur l'appartement, qui m'échappaient encore, je m'informais du fonctionnement du compost. Je me disais que j'allais devoir mettre du chauffage dans la chambre, je ne savais pas dans quel sens il fallait tourner le bouton. J'avais vécu là en touchant les choses du bout des doigts, sur la pointe des pieds.

Il m'arrivait régulièrement de revivre en rêve mes au revoir avec ma mère. La dernière fois que je l'ai vue, c'était le jour de mon départ pour Montréal. Je lui ai bel et bien dit au revoir. Cela m'empêche encore aujourd'hui de me plaindre de ne pas avoir pu le faire. Je pensais, alors, que je serais la seule à partir. Pour moi, ces au revoir ne comptent pas, je ne savais pas qu'ils étaient des adieux. Dans mon rêve, j'étais revenue à Aix en vacances, et je repartais à nouveau pour le Québec, j'embrassais ma mère qui, se tournant vers moi sur le divan du salon, m'a dit : « pardon pour toute cette neige ». J'ai été étonnée, j'aimais tant la neige, elle a semblé vouloir se justifier : « tu sais bien que je vis les saisons de tout mon cœur ». À mon réveil, je me suis demandé si telle était la vérité, qu'elle et sa mort faisaient effectivement la pluie et le beau temps sur ma vie, qui se dessinait au gré de ces aléas météorologiques. J'ai appelé Léa au matin et elle m'a appris que, dans les rêves, l'un parle souvent pour l'autre. Je m'étais peut-être excusée auprès de ma mère d'être partie vivre aussi loin, puis d'avoir trouvé là une histoire d'amour qui m'avait rendu son absence supportable.

Quelques jours avant le départ de Samuel, j'ai commencé à avoir peur que quelqu'un s'introduise chez moi par la sortie de secours. Je me demandais si elle était bien fermée. Je n'osais pas ouvrir la cabane, sur la terrasse, la traverser, et aller vérifier. J'ai demandé à Samuel d'aller voir si c'était possible, il m'a assuré que non, que tout était bien barré. Alors ma peur a changé de sens, je me suis inquiétée : que se passerait-il si moi j'avais besoin de sortir ? Les premiers jours dans l'appartement je n'avais même pas repéré cette porte, sur le petit balcon en arrière de la cabane, c'est mon amie qui me l'avait fait remarquer : c'est à vous ça ? J'avais dit oui, instinctivement. Elle m'a dit qu'elle pensait que c'était ma sortie de secours, qu'elle devait mener à la ruelle. Je ne suis jamais allée voir, pour une raison, j'avais peur de trouver quelqu'un réfugié en boule dans les escaliers.

J'ai finalement pleuré un peu, la veille de son vol, quand Samuel est allé récupérer la dernière commande à l'épicerie sans emballage sur Saint-Viateur, passée deux mois plus tôt. Il est rentré avec des tas de farine de blé, de pois chiche, d'amande, dans des sacs plastique. J'avais l'impression que j'allais étouffer, ensevelie sous une avalanche de poudre claire.

Samuel et moi nous étions attachés à un petit livre mélancolique que nous lisions ensemble, cette année-là. Nous l'avions trouvé à la librairie anarchiste sur Saint-Laurent, le titre était *Je regrette*. Jean-Marc Rouillan avait écrit ses regrets, non de ses actes terroristes comme on le lui avait demandé, mais de sa vie personnelle. Il regrettait des décisions jamais prises, des femmes parties, des compagnons, des lieux où il avait aimé et grandi. Il parlait beaucoup de Marseille, mois après mois, avant de dormir, nous relisions serrés l'un contre l'autre ces fragments au sujet de la première ville où nous avons vécu ensemble. Je me demandais ce que je regretterai le plus, moi aussi. J'étais de nouveau sous l'avalanche. Incapable de lui remettre une lettre, c'est ce petit livre bleu que j'ai glissé dans son sac, le dernier soir.

La nuit, nous nous sommes étonnés de demeurer les yeux ouverts et d'entendre les avions passer au-dessus de nous, et les voitures sur Saint-Denis. Samuel a dit que c'était parce que la neige avait commencé à fondre, il a ajouté : « elle étouffait tout ». Le lendemain, il est allé rendre ses livres à la bibliothèque, déposer son dernier chèque, il a résilié son abonnement téléphonique, je n'ai pas fait un geste. Ce jour fait partie de ceux où je me suis rappelé que ma mère est morte. Ce n'est pas que je ne le sais pas, les autres jours, c'est que je ne le sens plus. Avant de partir, il a jeté tout le recyclage qu'on avait gardé depuis des mois, oubliant toujours le jour pour le descendre. Des

tonnes de papiers et de cartons attendaient leur deuxième vie sous l'évier de la cuisine. Il a remis en place l'alarme incendie qu'on n'avait jamais pris la peine d'installer, et il l'a testée. Quand il est parti, je n'ai rien su, rien pu dire. Nous nous sommes embrassés longtemps sans un mot. Avec lui aussi, à la fin, j'ai regagné mon silence.

Après le départ de Samuel, j'ai accédé à nouveau à mon amour pour lui. Mon faible pour les absents a repris le dessus ; il est faux de dire qu'ils ont toujours tort, pour moi, sitôt que l'on prend ce statut, l'on a toujours raison.

Dans les semaines qui ont suivi, il y a eu beaucoup de choux rouges dans notre panier de légume local deux personnes, à récupérer au dépanneur les mercredis. Je conservais dans le frigo ces énormes boules violettes, j'avais l'impression qu'elles allaient faire exploser la cuisine comme des bombes. J'étais submergée par les quantités. Je me suis dit que j'allais donner à Jen les légumes en trop. J'ai pensé : je ne vais jamais trouver le courage de couper la courge spaghetti toute seule. Je ne vais toujours pas distinguer les betteraves des patates douces. Je ne vais pas savoir quoi faire des tomates de serre si Samuel ne les prépare pas en sauce.

Durant quelques jours, j'ai eu la double peine. J'alternais, versais des larmes pour l'un, pour l'autre. Je me convainquais que c'était peut-être moins lourd, je pouvais varier, répartir mon chagrin pour l'un et pour l'autre, plutôt que de pleurer tout d'un coup.

J'ai mis longtemps à changer dans mon répertoire le nom de Nora que j'avais entré à la place du nom d'Ethan. J'avais peur de ne pas le reconnaître quand il m'écrirait de

nouveau. Lorsque j'ai vu son prénom s'afficher pour la première fois sur mon écran, cela m'a fait moins d'effet que de recevoir un nouveau message de Nora. J'ai reçu l'habituel *Hi, how are you ?* Je l'ai revu. Je ne lui ai pas dit que Samuel et moi nous étions « séparés ». Quelque chose me retenait de lui dire la vérité, et j'avais peur de sa peur. Quelque chose, peut-être, m'empêchait aussi de lui mentir. Le mot me semblait faux : oui, Samuel était rentré, mais j'avais l'impression qu'il n'était pas parti.

Je me laissais parfois aller à rêver à un éventuel retour de Samuel. Il est vite devenu impensable. Je me dispersais çà et là dans les pièces, j'avais pris de l'ampleur. J'abandonnais mon ordinateur ouvert, mes carnets ouverts. Je ne rangeais plus les huiles aux agrumes que j'utilisais quand je me préparais pour aller voir Ethan ni mon rasoir après la douche, ni aucune des cent tenues que j'essayais avant de les éliminer. Les habits que j'enlevais après avoir passé la journée avec lui demeuraient sur le sol, j'avais renoncé aux mots de passe et aux codes. J'avais son visage dans mes photos, des choses à lui dire écrites sur des pense-bêtes, des idées de cadeau ou de repas à faire ensemble, des tickets de caisse qui restaient dans mes poches. Si Samuel avait voulu revenir, je n'aurais pas été capable de ménage. Je n'aurais pas su rassembler toutes ces traces parmi lesquelles je vivais nue et sauvage. Elles étaient devenues des preuves de mon existence, et l'augmentaient considérablement. Au retour, je déambulais en sous-vêtement de la salle de bains à la chambre à la cuisine sans craindre de porter sur ma peau la marque d'une morsure. Je laissais mon ombre me suivre, je n'étais plus encombrée d'elle. Je fermais désormais derrière moi à double tour, le soir. Je ne faisais plus le tri, ni beaucoup la vaisselle. Je découvrais que ce que j'avais caché à Samuel m'avait été caché à moi-même. Je n'ouvrais plus les rideaux, sortais rarement les poubelles. Je mangeais de nouveau cru comme une bête. Le sol était sale. J'avais eu une vie minuscule, un corps recroquevillé de sorte que rien ne m'échappe. Je me déployais désormais dans tout ce que j'oubliais autour de moi. Je devenais négligente.

Je ne frottais plus l'émail de ma baignoire. Je quittais les pièces sans éteindre derrière moi. Je laissais mes cheveux dans le siphon, m'allongeais dans le petit bain créé par l'eau stagnante, après ma douche. Il m'est apparu ensuite, dans une certaine stupeur, que je ne pourrais pas laisser Ethan non plus entrer dans ce territoire jonché des marques de mon obsession de lui.

Nous avons commencé à sortir. J'ai dit que Samuel était en voyage en France pour un moment, et que l'on pouvait se promener un peu, s'il voulait. Ethan l'a accepté, sans faire d'histoire ni poser de question. Je me demande si lui aussi avait tout compris. Nous ne parlions plus de son départ à lui. Nos tentatives à l'extérieur ne fonctionnaient pas bien. Il était blessé au genou et marchait lentement. Moi, après un peu de temps dehors je ne sentais plus mes mains. Je nous regardais et j'avais l'impression que nos peaux allaient s'oxyder, qu'elles ne supporteraient pas le grand air, la lumière, comme des fruits coupés. Un soir, alors que l'on se baladait sur le Plateau, il m'a pointé un bâtiment sur le trottoir d'en face et m'a demandé si je me souvenais. Je ne comprenais pas. Il a dit fièrement qu'il s'agissait de l'appartement où nous avons fait l'amour en premier. De nuit, je ne reconnaissais rien, il avait eu, pour une fois, le privilège de la mémoire. Il m'a avoué qu'il s'agissait d'un appartement où son ami blanchissait de l'argent et revendait des médicaments, il pouvait me le dire maintenant, il me faisait confiance, je ne devais le dire à personne. J'avais vécu, sans le savoir, une aventure plus grande que celle que je croyais. Nous nous voyions aussi la nuit, désormais. Au matin, l'on ne savait plus quand se quitter, sans la rupture nette de l'obscurité. Le soir n'était plus là pour tomber sur nous et nous éloigner tout à coup. Nous trainions ensemble dans le jour blanc, ramollis. Je n'aimais pas rentrer chez moi quand il faisait encore soleil, vers midi, avec encore toute la journée devant moi étalée. Je redoutais les après-midis.

J'avais des rêves de patinoire. Je m'imaginai glisser sur la glace, légère, en plein air, et Ethan dans son uniforme de hockey me tenir la main, me porter au-dessus de lui. Mes rêves de petite fille devant les duos de patinage artistique devenaient concrets : j'étais tombée amoureuse d'un homme qui était né avec des lames sous les pieds. Au lac des Castors sur le mont Royal, j'avais suivi laborieusement, en patins, un homme qui circulait avec grâce et rapidité. J'ai appris qu'Ethan ne patinait plus qu'en intérieur, lui, il avait pris l'habitude avec le hockey, c'était plus confortable. Il a fini par me proposer, un jour, de venir le voir. Au premier match où je suis allée, j'ai attendu longtemps dans les gradins de le voir apparaître en suivant le mouvement de la Zamboni qui lissait la glace de la patinoire pour enlever toute trace du match précédent. Son trajet circulaire m'hypnotisait, je devenais la surface et la machine en même temps, elle allait et venait sur mon front. J'étais soudain en Corse avec Léa, au golf de Lava chez ses grands-parents, nous regardions comme des reines passer la cribleuse de sable qui nous préparait la plage. Quand Ethan est arrivé, je ne l'ai pas vu tout de suite, je sentais la chaleur de Corse dans mon dos, à son petit signe de la main, le froid m'a saisie et j'ai remis mon manteau. J'ai osé lui demander de m'apprendre, j'ai proposé qu'on aille sur le lac gelé au parc Jarry, il a dit que c'était la fin de la saison et qu'à son avis il n'y avait plus de glace depuis longtemps. J'étais déçue, et dubitative. Au restaurant, il m'a expliqué avec ses mains comment incliner mes lames pour freiner. Je n'écoutais qu'à moitié.

Nous ne faisons aucun plan, aucun projet. La découverte, chez lui sous un tas de feuilles d'un petit calendrier tracé à la main m'a bouleversée. Il y avait, dans les cases au crayon gris, des prévisions jusqu'en mai, juin, juillet, août. Des dates de chantiers, des vernissages d'artistes à préparer, des commandes de meubles. Il avait une vie dans le futur, dans l'été. Il existerait encore. Moi, j'étais incapable de m'organiser, ni même

de m'imaginer à cette période. Mon agenda était vide. Pour ne pas rester immobiles, incapables d'avancer ensemble, nous remontions le temps. Il a commencé à me parler de son enfance. Chaque fois qu'il le faisait, c'était une victoire sur sa distance. Il m'a raconté, une fois, qu'il avait eu un oiseau, petit garçon. Il lui parlait en imitant son chant et l'oiseau répondait. Il a ajouté que, peut-être, il disait des choses que l'oiseau comprenait et que lui-même ne comprenait pas. Moi, les derniers temps, je comprenais mieux ce qu'il disait. Il m'était facile d'entendre, de répondre. Non pas, je pense, parce que mon anglais s'était amélioré, mais parce que, depuis l'après-midi des aveux, nous ne parlions plus cette langue inconnue de l'amour dans laquelle les amants s'expriment quand ils ne savent pas encore qu'ils la parlent.

Au détour d'une conversation anecdotique, Ethan m'a avoué qu'il avait vu une autre fille, au début, en même temps que moi. Jen me l'avait confirmé, après, c'était absolument normal, ici. Si nous n'avions pas décidé d'être « exclusifs » ni eu une conversation claire à ce sujet, le présupposé était que nous ne l'étions pas. Jen disait même que c'était bon signe, qu'il était *indépendant*. Je tombais des nues. Il affirmait, en toute sincérité, qu'ils étaient seulement amis. Mes amies étaient formelles, c'était tout à fait possible. J'ai demandé quelques informations sur cette fille, elle était serveuse, il avait arrêté de la voir quelque temps après ma rencontre. Elle était, disait-il, *mon opposé*. Cela m'avait fasciné. Je suis passée plusieurs fois devant le bar où elle travaillait sur Mont-Royal, le cœur battant. Je voulais absolument savoir à quoi ressemblait cette autre, mon contraire. Je cherchais à travers la vitre une sorte de double inversé. Je détaillais mes caractéristiques, plissais les yeux pour voir à travers mon reflet sur la vitre, en quête de mes antonymes : une fille aux cheveux courts, petite, l'air dur ? Chaque fois que j'observais à l'intérieur du bar depuis la rue, tous les clients me regardaient. Je suppose que j'avais l'air étrange. Je ne l'y ai jamais vue. J'ai retenté

quelques fois, puis j'ai décidé à regret d'arrêter d'essayer de faire exister à tout prix cette fille qui n'existait pas.

J'ai fait un bilan de santé sexuelle, tout était gratuit. On a cherché partout jusqu'au fond de ma gorge. On m'a donné un test de grossesse, on m'a prescrit la pilule. L'infirmière a cherché l'équivalent de mon ancienne pilule française ici, mais elle n'a rien trouvé. Elle m'en a donné une de quatrième génération, elle a dit que ça régulerait peut-être mes problèmes de peau. J'ai décidé de la prendre, je n'avais plus envie de prendre de risque. Je ne l'ai pas dit à Ethan, je me suis protégée en secret.

Peu à peu, j'ai commencé à écrire chez lui. Il était souvent malade et toussait, il restait parfois allongé longtemps à cause de terribles migraines ou de maux de dos. Il s'affaiblissait dans un chantier où il travaillait trop. Je venais quand même, je m'installais près de lui avec mes carnets. J'avais l'impression que cela l'aidait à s'endormir. Il ne faisait aucun bruit. L'écriture a pris le dessus, nous allions bientôt nous quitter.

*Elle aura donc connu le monstrueux plaisir d'être seule, libre, véridique dans sa brutalité native, d'être l'inconnue, à jamais solitaire et sans vergogne. J'ai retrouvé griffonnée dans le cahier blanc cette citation de Colette dans *La femme cachée*, que j'avais copiée en pensant à ma mère, et qui s'était mise, avec le temps, à parler un peu de moi aussi.*

Un soir, alors qu'Ethan s'était endormi longtemps avant moi, je me suis concentrée sur la neige en poudre qui tombait, avec le grand vent, du toit d'en face. Toutes ses affaires étaient encore dans des boîtes. Je les voyais comme pour la première fois. Je ne l'avais jamais considéré comme un homme de passage, pourtant c'était ce qu'il était. Il a dit que le jour où il partirait, il me donnerait un de ses dessins, le plus beau, un café sur Cherrier, un café français, a-t-il précisé. Si j'en préférais un autre, je pouvais aussi choisir. Je n'ai pas osé demander le portrait de femme fait en une seule ligne, que j'avais un jour trouvé dans son carnet. Je m'étais toujours demandé de qui il s'agissait, jusqu'à l'obsession. La serveuse ? L'une de ses deux anciennes amoureuses ? Il n'y avait pas de date, et un nom griffonné en dessous que je n'avais pas déchiffré. En retournant voir dans son carnet, plus tard, j'ai découvert qu'il s'agissait seulement de sa signature. Depuis le départ de Samuel, c'était pour moi comme si Ethan avait déjà quitté la ville. Je pensais désormais à lui aussi comme à un amour lointain et ancien. Ils formaient une paire, ils avaient toujours été, au fond, pour moi, au même endroit : ailleurs. Il fallait bien que quelqu'un quitte Montréal. Longtemps j'ai pensé que ce serait moi, qu'il me faudrait partir ou rester, pour être avec l'un ou avec l'autre. Je croyais que ce choix déciderait de la fin de l'histoire. Je comprenais alors que je resterais peut-être, mais pour personne. Je n'avais pas imaginé qu'ils me laisseraient tous les deux seules ici. Le lendemain, la neige avait de nouveau tout recouvert, elle endeuillait la ville et la mariait en blanc en même temps. Montréal me semblait immense.

Ethan a commencé par quitter sa colocation pour vivre quelque temps chez un ami, coin Saint-Denis et Mont-Royal, sur ma rue, ma ligne de métro. Le trajet me faisait moins envie. Il n'y aurait plus rien à faire à pied ni plus de détours, ce serait, désormais, tout droit. Il ruinait tous les efforts que j'avais faits pour laisser ma trace dans cette chambre à Outremont. Les petits mots que j'avais dispersés partout dans la pièce, une fois rassemblés dans une boîte, ne seraient plus jamais éparpillés ainsi au hasard. Il

disait que les plafonds étaient hauts dans son nouvel appartement, il faudrait que je vienne voir. Nous étions à cinq minutes en métro l'un de l'autre, porte à porte.

Il s'est installé là, et je n'ai pas connu cette chambre d'appoint. Il était très pris sur son chantier, il m'écrivait pourtant souvent. J'ai recommencé à me promener dans le quartier, à l'attendre. Je suis retournée au café Marius, la serveuse m'a appris qu'elle n'habitait plus dans mon studio. J'ai pensé qu'elle avait peut-être trouvé une souris. Elle avait déniché une grande colocation à deux blocs de là, elle était devenue gérante du café. Elle ne m'a pas fait la petite réduction, mais elle a dit qu'elle était contente de me voir. Quelques jours après son déménagement, je me suis arrêtée devant l'appartement que j'imaginais être celui de l'ami chez qui logeait Ethan. Il m'avait dit qu'il habitait au-dessus d'un magasin de disque désaffecté, j'avais repéré cette vieille boutique à la devanture noire. Les yeux levés vers les fenêtres, je me disais qu'il me regardait peut-être, en ce moment même. En bas, sur le côté, j'ai remarqué un vélo rouge qui ressemblait exactement au sien. Tout indiquait qu'il vivait ici, et qu'il était présent, à cet instant, à quelques mètres de moi. Je ne parvenais toujours pas y croire. Il s'est fait volé son vélo peu de temps après, et je n'ai plus eu aucun moyen de deviner s'il était chez lui.

Un jour, je suis restée tout un après-midi au Kawa, sur Mont-Royal, à la table face à la vitre. J'ai attendu qu'Ethan passe. Je levais le nez à chaque silhouette sur le trottoir. Je suis allée aux toilettes une seule fois en me dépêchant, pour ne pas risquer de le manquer. J'avais rassemblé mes affaires pour pouvoir surgir à sa rencontre s'il apparaissait. Quand vers 18h30 je l'ai aperçu sur le trottoir d'en face, marcher tranquillement en boitant un peu, je suis restée assise, je l'ai regardé passer, j'étais calme. Après, je suis rentrée.

En sortant du métro, un soir, j'ai suivi un homme qui avait le visage de Samuel. Je l'ai dévisagé. Il m'a repérée, a soutenu mon regard, il s'est engouffré dans une ruelle, j'ai fait un pas puis je me suis enfuie. Il m'a fait peur. Dans le rêve que j'ai fait cette nuit-là, j'étais en bas de l'appartement de mon adolescence, à Aix, dans la résidence, sous le pin. J'étais enfermée à l'extérieur, impossible d'ouvrir la porte en métal pour monter. Il y avait, gravé dessus, le nom d'Ethan mais il me semblait l'avoir gravé il y a très longtemps, à l'époque où j'avais rencontré Samuel. Le lendemain matin, en partant pour un rendez-vous à l'université je ne trouvais plus mes clés. J'ai retourné la maison, j'étais coincée à l'intérieur : impossible de partir si je ne pouvais pas fermer derrière moi. Je me suis rendu compte que j'avais oublié mes clés sur la porte, dehors. N'importe qui aurait pu entrer chez moi.

J'observais les terrariums de Samuel, la possibilité d'un jaunissement des feuilles m'angoissait. Je me demandais si les petites fougères allaient étouffer là-dedans, si elles risquaient de sécher si de l'air passait. Et s'il apparaissait de la moisissure ? Un midi, j'ai ouvert le couvercle et j'ai respiré leur odeur de jungle, de forêt humide. Quand bien même je les voyais entièrement grâce à la transparence du verre, j'ai eu l'impression de les surprendre dans leur intimité, d'être entrée dans une chambre. J'avais rapidement refermé. J'osais moins les regarder, depuis que je les avais senties. Samuel n'avait pas été clair : il fallait peut-être entrouvrir pour qu'elles respirent, arroser un peu mais seulement le fond du bocal. Je m'étais renseignée sur internet et après quelques recherches, j'avais découvert, à mon grand étonnement, qu'il fallait laisser le bocal fermé : *ce sont des écosystèmes autosuffisants. L'environnement doit être clos pour que les végétaux reproduisent par eux-mêmes le cycle de l'eau sous forme de condensation.*

Je passais beaucoup de temps chez moi. Je restais le nez dans une encyclopédie de botanique que j'avais fini par emprunter à la bibliothèque. Je mettais un point d'honneur à garder en vie les plantes de Samuel. Je voulais tout savoir. En lisant, je me suis renseignée sur les plantes saxifrages. J'ai vérifié cette image qui me tenait au corps. J'ai appris qu'elles s'installent en fait dans les fissures déjà présentes dans les roches. C'est là que poussent leurs fleurs étoilées. Elles ne creusent pas les pierres depuis le sol pour les fendre par la force de leurs racines et de leurs tiges, comme je me l'étais imaginé.

Mon père est venu me rendre visite à Montréal après un déplacement professionnel à Chicago. Il est resté deux jours. Nous avons été très proches. Je lui ai fait juste assez de place pour qu'il puisse dormir dans le salon. Il a regardé longtemps mon mur avec les photos de ma mère, comme s'il ne s'attendait pas à la trouver ici. Il savait que Samuel était rentré, je lui ai tout de suite parlé d'Ethan et lui ai fait visiter Montréal. Je l'ai emmené au restaurant sur Van Horne qu'Ethan avait construit presque entièrement, il était en rénovation. Je lui ai pointé le café sur Saint-Laurent qu'Ethan avait dessiné, la galerie où il faisait les encadrements, fermée à cause de la foire d'art dans Griffintown. Quand nous sommes passés sous sa fenêtre sur Mont-Royal, j'ai dit, solennelle : c'est là qu'il habite. À l'heure du repas, je lui ai montré du doigt nos endroits préférés, ils étaient toujours pleins, nous faisions la queue quelques minutes avant de nous rabattre sur le restaurant d'à côté. Nous avons déambulé dans Montréal comme dans la maison hantée d'une fête foraine à l'abandon. Mon père était ému, il m'a demandé s'il pouvait rencontrer Ethan, mais il était occupé à la foire d'art sur William pendant toute la durée de son séjour. À la fin, mon père m'a dit : j'étais content de vivre ton quotidien. Il pleurait.

C'est dans l'escalier en bas de l'immeuble de l'ami d'Ethan que nous avons fait l'amour pour la dernière fois. Je ne sais pas si je le savais, à ce moment-là. Je ne suis pas montée, je ne suis pas restée, je n'ai pas dormi avec lui, je ne suis même pas sûre qu'il me l'ait proposé, je me mélangeais toujours entre les *come up*, *come by*, *come over*. Nous avons fait ça là, contre la porte. Sous nos pieds, il y avait des tas et des tas d'enveloppes jamais ouvertes d'anciens locataires et des vieilles publicités, qui tapissaient le sol. Sur Mont-Royal, les gens continuaient de passer dans un sens et dans l'autre, je l'ai regardé comme au ralenti marcher, par la petite fenêtre en losange. Je n'ai croisé aucun regard. Après, il a dit : maintenant je penserai toujours à toi quand je rentrerai chez moi. J'ai pensé que si je quittais Montréal la première et que je lui écrivais à cette adresse, il ne trouverait probablement jamais ma lettre. Elle s'enfouirait dans la masse du courrier abandonné, il passerait et repasserait sur elle matin et soir sans jamais la voir.

Ethan est parti à Calgary, il a dit : en vacances. Il n'avait plus d'argent, il avait besoin de *se retrouver*. Il n'avait pas revu sa mère depuis un an. Nous nous sommes dit au revoir comme avec ma mère avec l'air de se dire à bientôt, mais cette fois j'ai su reconnaître les adieux où ils étaient ; c'était moi qui savais que l'on ne se reverrait pas. Il l'ignorait encore, je crois. J'ai seulement demandé : lui as-tu parlé de moi, à ta mère ? Je n'avais pas idée, avant de m'entendre poser la question, que cela comptait pour moi. Sa réponse m'a apaisée, il m'a dit oui, qu'elle m'aimait beaucoup, déjà. Ses yeux étaient très tristes. La dernière après-midi que nous avons passée ensemble, il m'a demandé de lui faire la liste de ses principales fautes de français. Il voulait s'améliorer. J'ai dit : je suis rapide et non je suis vite, j'ai froid et non je suis froid. Je n'avais rien d'autre en tête, j'étais vide. Il s'est débarrassé de beaucoup de choses. Il voulait me donner des habits. J'ai eu un pull noir et un pantalon noir, j'ai pensé : des habits de

deuil. Il a dit : si un jour tu te bats pour tes convictions politiques, tu pourras te cacher, après. Cela le faisait sourire de m'imaginer en activiste. J'ai eu aussi sa veste rouge et bleu, son seul vêtement de couleur. J'ai voulu refuser. Il a insisté : ce sont les couleurs du Canada. Dans les mois qui ont suivi, j'ai été angoissée à l'idée de perdre mon anglais. Je pensais avec horreur qu'il ne me resterait plus rien.

Il avait aimé deux filles très longtemps avant moi, dont le nom revenait très souvent. Il disait qu'il les aimait encore et qu'il les aimerait toujours. Cela faisait plus de dix ans. Lui qui était sans mémoire, il était resté dans ce souvenir imprécis mais éternel autant de temps que j'avais passé dans l'amour de Samuel. Il était tout environné de ses absentes. Au moment de partir, il m'a dit tendrement : *you're on the list, now*. Je me demande si tel n'était pas mon but, être la troisième. J'avais cru vouloir être pour lui autre chose qu'un souvenir. Je pense aujourd'hui n'avoir rien voulu être d'autre, n'avoir rien désiré de plus fort que mon nom sur cette liste. Cette position était de loin la plus enviable. Je voulais être de ces filles du passé qui ne le quittaient plus. Elles avaient quelque chose que je n'avais pas eu, une place dans sa vie. Mes amies m'ont dit, après : c'est bien, tu as été dans l'instant, tu as eu ton moment. Moi, j'avais vécu dans le présent pour m'assurer de ne pas connaître son oubli ; là, j'étais sûre de durer. Chaque année loin de lui ajouterait à ma valeur. Je savais qu'il était un endroit où je passerais l'épreuve du temps, c'est-à-dire où j'en serais sortie.

La dernière image que j'ai de son visage est floue. Je vois mal de loin et les contours de ses joues, son menton, sont brouillés par ses larmes. Il est sur le pas de sa porte, debout appuyé au mur avec l'air de pouvoir s'effondrer, je recule sur Mont-Royal, à tout petits pas, à contre-courant des passants. Bientôt, je ne distingue plus ses traits, sa figure a fondu. Arrivée au passage piéton, je me tourne dans le sens de la marche pour

traverser, mais je regarde encore dernière moi. Une dame compatissante qui surprend mon chagrin pose sa main sur mon poignet et veut me délivrer à tout prix cette vérité de biscuit chinois, qu'elle juge indispensable : *Tout passe*. Je hoche la tête précipitamment dans sa direction. Le feu passe au vert, je me tourne à nouveau vers lui, il a disparu. Le seuil l'a absorbé.

J'étais sortie du souterrain. Je l'ai compris à la lumière qui a changé. Le jour m'aveuglait, il y avait, tout à coup, un soleil de juillet en plein hiver. J'étais blanche. J'avais connu le secret et son passage. C'est peut-être là la nature même du secret : un moyen de traverser.

Quelques jours après, j'ai tiré fort sur le verrou fragile de la porte de la cuisine et je suis allée sur la terrasse. Les températures avaient augmenté sans que je le remarque encore. Le balcon était vide, la neige, en fondant, n'avait rien révélé, j'ai seulement balayé de la poussière. J'ai ouvert la cabane, elle sentait bon l'humidité et le vieux bois, j'ai entreposé là les bouteilles vides qu'on n'avait jamais apportées à la benne à ordures. Le midi, après avoir fait un peu de rangement, j'ai lancé des poivrons du congélateur dans une poêle, fait un gratin pour le soir, rangé mon manteau dans le placard de l'entrée. J'ai découvert que Samuel y avait aligné mes sandales d'été. Je suis allée au marché acheter des bleuets et des pois sucrés, des courgettes, du melon. Au retour, à pieds, j'ai marché dans tous les trous de neige fondue sur Henri-Julien en éclaboussant toutes mes affaires, j'étais gaie. Je m'enfonçais dans le trottoir, je me tachais, je suis revenue trempée. Le lendemain, il neigeait à nouveau des flocons légers qui avaient l'air de provenir d'une bataille d'oreiller. J'ai imaginé ma mère et le père d'Ethan se disputer au ciel comme des personnages d'un dessin animé, cela m'a fait sourire. Je suis allée me promener au parc Jarry, un chien en joie se roulait dans la neige, rassuré sûrement

que l'hiver ne soit pas encore tout à fait fini. J'avais tout le temps l'impression d'oublier quelque chose.

Léa m'a envoyé une photo de Corse, depuis chez ses grands-parents. Sur le toit de tuiles rouge scintillait un peu de neige, en bas, la pelouse était d'un vert vif. C'était du jamais vu depuis 1998. Elle était partie cette fois avec une amie qui porte le prénom de ma sœur. J'essayais de me convaincre que je n'étais pas remplacée. C'était de ma faute, elle m'avait bien proposé de rentrer faire une pause, de venir me réchauffer. J'avais refusé. Ce jour-là aussi il faisait un degré à Montréal, sur les trottoirs, la neige avait presque entièrement fondu. J'entendais les voitures sur Saint-Denis, j'ai mis des collants de nylon semi-opaques, mes bottines d'automne, je suis sortie sans bonnet. Léa me disait qu'ils avaient fait un feu de cheminée, j'avais ouvert en me pinçant les doigts, la fenêtre de la chambre pour la première fois depuis octobre. On pouvait parfois, presque sortir sans manteau avec une simple veste en jean.

Les gens ont recommencé à sortir à vélo. J'ai croisé, par hasard, sur Laurier, le musicien qui nous avait cédé son bail. Nous étions contents de nous revoir. Il m'a invité à un concert à la Sala Rosa, puis il a proposé de prendre un verre. J'ai tout de suite demandé, quand nous nous sommes assis : est-elle revenue ? J'ai été déçue quand il a répondu non, mais je m'y attendais. Je lui ai demandé plein de conseils sur les plantes, il m'a dit que je trouverais du terreau dans la cabane sous l'établi. Nous avons parlé des voisins, je lui ai donné son courrier. Il a voulu savoir s'il y avait, par hasard, toujours le vélo bleu en bas des escaliers. En réfléchissant, je me suis rendu compte qu'il n'y était plus. Il a dit qu'il appartenait à son ex, il venait juste de retrouver les clés. Avant de partir il m'a demandé si j'avais été sur le toit. Je n'avais pas idée qu'il existait un

accès, j'ai senti mon cœur s'emballer, il m'a expliqué que la sortie de secours sur le balcon y menait.

J'ai continué à lire beaucoup, mais j'ai recommencé à marcher dehors. Je passais mes journées seule, comme je le faisais déjà. Montréal coulait. Le sol se dérobaît et ma liberté me donnait des fourmis dans les jambes. En copiant mes carnets, j'ai repris *Emily L.* J'ai découvert alors que *Winter Afternoons* avait été jeté par le Captain dans le feu du poêle. Il y avait eu un « poème anéanti » avant le mien. Mon texte ne s'écrivait pas sur une page blanche mais sur la cendre. Je me demande si Duras l'avait écrit, quelque part, dans un carnet, sur un brouillon, ce poème d'Emily, avant de décider de le faire mettre au feu par le Captain. Longtemps avant le roman, peut-être, ou plus tard, après la publication d'*Emily L.*, comme un remords, ou une vengeance. Je ne crois pas. Depuis le début, je crois que c'est un poème non écrit, à écrire. Non écrit par Emily, non écrit par Duras. Un poème dont on parle, seulement. Un texte fictif, dans un texte de fiction, jeté dans les flammes sans avoir jamais fait l'épreuve de la réalité. Il est encore à brûler entre ce qui est et ce qu'on a inventé. Quelque chose comme mon amour pour Ethan.

Moi aussi, comme Ethan, comme Samuel, j'ai commencé à avoir envie de rentrer chez moi. Léa disait : te voilà, à nouveau, littéralement, entre deux eaux. L'attraction vers mon pays grandissait. Je me réfugiais en pensée dans la petite chambre chez mes grands-parents, au grenier, je développais mon don d'ubiquité. Je fermais les yeux, recueillie dans les vestiges de l'enfance. C'était un temps plus qu'un lieu qui m'appelait, celui de mon lit une place parallèle à celui de ma sœur, de la vie double quand elle était encore la vie siamoise. Le temps de nos jeux de mains, de notre langage secret, de nos danses, de nos pièges. Je ne lui avais pas parlé depuis des mois, je ne connaissais pas son nouvel amour. Petit à petit, j'ai recommencé à lire la presse, à

écouter France Culture et *Democracy Now*. Je me suis de nouveau intéressée à la ZAD où l'on tentait d'expulser les occupants après l'abandon du projet d'aéroport. Je pensais les rejoindre pour résister avec eux. Je m'imaginais m'installer là-bas, ou à Tolbiac que les étudiants avaient pris. Ces lieux pour lesquels on se battait, qu'il fallait défendre à tout prix étaient les seuls où je me figurais pouvoir vivre, si je rentrais. Je n'arrivais pas à concevoir d'habitation sans lutte qui l'accompagne. Le grenier n'était qu'un rêve, je voulais, pour revenir, des raisons politiques.

À Verdun, en attendant Jen, je me suis assise un jour dans un café, une Française s'est installée non loin de moi avec le Guide du routard, elle parlait au téléphone, elle venait d'arriver à Montréal. Elle semblait raconter à sa mère ses premiers jours, elle parlait des dépanneurs, du marché Jean-Talon, du pourboire qu'elle n'arrivait pas à calculer, elle avait devant elle un tout petit café noir. Je me suis imaginé, moi aussi, que j'étais simplement en vacances à Montréal. Je n'ai pas bien réussi. À la fin, mes amies m'ont emmenée à ce spa sur un bateau, au Vieux-Port, elles ont dit qu'il fallait absolument que je fasse ça, à Montréal, avant de partir. Je crois qu'elles essayaient de me faire rester. Elles voulaient me réconforter, elles disaient que cela n'avait pas été sain cette histoire, qu'il s'agissait d'une *relation miroir*. Dans un bain bouillonnant à ciel ouvert, j'ai regardé la ville depuis la rive, elle s'étendait devant mes yeux, grise et haute, percée par les immenses buildings du centre-ville et le drapeau du Canada, c'était un profil que je ne lui connaissais pas. On aurait dit une carte postale.

*DES CHAMBRES À SOI,
CARNET D'ADRESSES*

*Ton corps de ressac repoussera sur la côte comme dans
les villes tous les corps bleus de nostalgie qui ne savent
et n'auront jamais su respirer
Comme toi*

*Véronique Bachand, Décembre brûle et Natashquan
attend*

Je suis venue vivre à Montréal il y a deux ans avec en tête une idée de roman sur le bord de mer, et je l'y ai laissé. Ce projet s'est transformé, il est devenu son envers : la mort de ma mère, survenue quelques semaines après mon arrivée m'a amenée à faire le deuil de ce roman d'été pour le remplacer par une écriture de l'hiver. Je me suis consacrée à l'écriture d'une histoire d'amour que j'ai alors vécue à Montréal. J'ai écrit un roman, je l'ai terminé, l'histoire d'amour s'est finie, je suis rentrée en France, mais je n'avais pas fini d'écrire. Maintenant, j'écris à propos de ce qui reste d'un texte après sa fin, et de ce que devient l'amour qui ne peut plus être donné. J'écris sur ce qu'on ravale et qui pourtant s'écoule ; j'écris sur le retour au pays et la sortie de la fiction, guidée par le travail éditorial dans lequel je me suis engagée.

25 juin, Valencia en Espagne, Hôtel Melia Plaza, chambre 21

J'ai parlé d'Ethan à Camille dans la chambre d'hôtel. Je l'ai fait ni trop fort ni trop longtemps, pour ne pas le faire apparaître dans la pièce. J'ai pleuré. Camille a dit : tu sembles lui avoir voué un amour inconditionnel, un amour filial. Un amour de mère. Aujourd'hui, je l'aime dans le souvenir blanc de ce qui s'est retiré, longtemps avant moi peut-être. Dans le souvenir blanc non pas de ce que j'ai eu, mais de ce que j'ai attendu et inventé. « Une passion a occupé plus d'une année de ma vie et je me suis posé la question du mode imaginaire sur lequel je l'ai vécue » (Ernaux, p. 82, 1991). Les mots lus dans *Passion Simple* cognent encore. J'ai écrit un roman, cela me semble clair. Mais à quel point l'écriture romancée de cette histoire a modifié ma perception de ce qui est arrivé, je ne suis pas sûre. Je récolte l'écume d'après le fracas et elle fond sur mes doigts. Je la mets dans ma bouche. Tant pis.

Si l'on me demande : de quoi parle ton livre ? Je réponds : de deuil. Une amie qui l'a lue m'a déjà rétorqué, surprise : ah oui tu le dirais comme ça ? Ce n'est pas une histoire d'amour qui n'a pas vraiment lieu ? Je pense qu'elle a raison et que je réponds davantage à l'interrogation suivante : au sujet de quoi se tait ton livre. Mon « livre » parle d'une histoire d'amour. Il dit sûrement que la rencontre avec cet homme de douleur et les souffrances qui ont suivi ont permis au deuil de la mère de se faire, mais il se tait à propos du fait que l'écriture de cette histoire a été, en soi, un geste de deuil. J'ai à la fois écrit sur le deuil et par lui, ce texte est un geste, sûrement le plus actif mais non le moins inconscient, de deuil. Il a ramassé le deuil de la mère et le deuil d'un amour en un deuil méta-littéraire : celui des deux textes impossibles à écrire : une histoire d'amour (un roman au sens traditionnel, donc), un hommage à la mère (un autre *Livre de ma mère*). L'écriture m'a permis non d'*atteindre* (elle ne m'a ni rendu ma mère ni permis de garder cet homme), mais d'*attendre* : elle est un deuil, en attendant, jusqu'à l'abandon du désir et de l'espoir, qui se produit non pas, par miracle,

à la fin de l'écriture, mais par elle. En écrivant, j'étais en train de renoncer à la fois à la présence de ma mère et à celle de cet homme parce que je renonçais au genre de l'éloge funèbre et à une fiction romanesque. Ce que je n'écrivais pas, en s'enterrant, me rendait capable d'enterrer ma mère. Or, ce renoncement n'est pas un découragement. Si l'on se décourage, on n'écrit pas. Pour écrire j'ai dû maintenir et mon désir, et ma peine. J'ai choisi d'en faire des formes d'écriture, de ne prendre aucun recul, d'écrire pendant. J'ai dû garder les absents présents. J'ai empêché le deuil de commencer dans la vie pour qu'il prenne le biais de l'écriture, pour qu'il prenne son corps, pour qu'il passe, littéralement, *par* elle et que mon texte ne raconte pas un homme perdu et une mère morte, mais qu'il constitue bien, en lui-même, l'entreprise d'abandon de l'obsession pour ces deux présences impossibles.

Camille est juré pour le festival Jove, tous les jours nous allons au cinéma voir des films de jeunes réalisateurs. Elle a demandé une chambre avec un autre petit lit pour moi. À midi, elle me donne un ticket repas. Je mange. Le soir je paye ma place au cinéma. Nous dormons souvent très proches, lits collés. Notre amitié me comble, je m'y loge. Je suis à Valencia dans un couloir vers la France. Je sens que je reviens en morceaux et que tous mes morceaux ne sont pas là. Aucune de nous deux n'est habituée au luxe du Melia Plaza. J'écris dans les salles de cinéma où je m'ennuie, je peine à me relire. Contraste entre la lumière du jour et le rouge et noir de ces salles où je passe mes nuits, comme recueillie. Je suis très décalée. Je me lève tard et je me couche très tard, comme Camille. Je dors peu, et mal.

27 juin, Valencia

Ce n'est pas vrai qu'Ethan n'est pas venu chez moi après le départ de Samuel comme j'ai choisi de le raconter, de le mettre en scène, dans *Les Après-midis d'hiver*. Ce n'est pas vrai qu'il est parti, qu'il s'est retiré. Il est resté à Montréal et je suis restée aussi, jusqu'à la fin du mois de juin. Il venait la nuit. Il arrivait à trois heures. Il repartait avant que mon réveil ne sonne. Souvent il ne prévenait pas, je laissais ma porte ouverte. J'avais les yeux ouverts. Je le regardais se déshabiller dans l'obscurité mais je ne croisais pas son regard. De nuit, la confusion est permise, je pouvais croire qu'il était devenu son personnage. Je ne savais plus qui de lui ou de l'autre était le vrai, lequel j'avais inventé.

3 juillet, Paris, chambre de Pauline, rue Saint-Fargeau, chez Léa

Je me souviens d'une phrase de Faulkner, « entre le chagrin et le néant, je choisis le chagrin ». Je n'ai pas, pour ma part, choisi le chagrin pour la seule fin des profondeurs vertigineuses qu'il découvre et dont je pense, pourtant, qu'elles sont riches. J'ai choisi le chagrin parce qu'on ne fait pas un livre avec le néant, de même qu'on ne fait pas un *livre sur rien*. Je crois, au contraire, que c'est à partir du livre que le néant peut se faire, grâce au livre, qu'il peut, un jour, n'y avoir plus rien au lieu des cendres chaudes. Le néant ouvert par l'écriture n'est pas un espace inhabitable, c'est un désert retrouvé qui fut autrefois envahi par le vide. Écrire, c'est rendre le désert préalable (celui de l'absence prégnante d'un ou plusieurs êtres aimés) de nouveau habitable. C'est faire que ce lieu ne soit plus un lieu dessiné en négatif où le vide est un *sans*, un trou entre deux dunes de sable qui brûlent, mais où l'absence est un creux possible où se loger, un pli hospitalier. Écrire c'est creuser le vide, au lieu de se tenir simplement face à lui, démuné. C'est, avec ses mains, l'enfoncer, l'approfondir, en faire sa maison, pour peut-être pouvoir dire : j'ai fait cela, comme une œuvre, au lieu de constater, malheureux et amer : ça m'est arrivé. Écrire, c'est ouvrir un chantier, là où il y avait eu une catastrophe, pas pour reconstruire, mais pour continuer de détruire ce qui a été détruit, de ses propres mains, pour, soigneusement, dépecer, défaire, s'approprier l'audace du désastre, ne plus le subir de l'extérieur.

Léa m'a glissé ces mots qu'elle a lus dans *Madame Bovary* : « Elle voulait mourir ou vivre à Paris ». Parfois, il me semble en effet que je pourrais, indéfiniment, faire les deux, qu'il s'agit là des deux possibilités qui s'ouvrent à moi.

Pauline est en tournée tout l'été avec sa troupe de théâtre et me prête pour quelques jours sa chambre dans sa colocation avec Léa. Je vis chez ma chère amie. C'est ma chance. Elle dort de l'autre côté du mur. Je me lève quand elle se lève, je mange quand je l'entends remuer des casseroles dans la cuisine, je me lave après elle. Je suis son

rythme, cela me donne des idées pour ma journée. J'adore la chambre de Pauline, nous faisons la même taille, parfois, j'emprunte une de ses robes. Plus que tout c'est le matelas une place sur le sol qui m'est d'un luxe infini : la fin de l'attente d'un autre corps. Si je pouvais je vivrais là, je laisserais tout tel quel.

J'écoute « L'île aux mimosas » de Barbara, sur mon lit, je pense à l'île que j'ai quittée. Je cherche et retrouve cette phrase de Deleuze, dans *L'Île déserte*. « Rêver des îles, avec angoisse ou joie peu importe c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu - ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence. » (Deleuze, 2002, p. 12)

Je me demande si c'est ce que je suis venue chercher à Montréal. Si l'île n'est pas là où il faut habiter, métaphoriquement ou non, pour écrire, en solitude, et si l'écriture n'est pas la seule façon explorée pour moi d'habiter, d'être au monde : sur un mode insulaire. Je me demande quelle est la fonction de l'océan, maintenant, entre lui et moi. J'ai cru qu'il y avait des choses qui ne traversaient pas à la nage, mais tout a passé la frontière et m'a suivi. J'agite, selon les jours, ses trahisons pour me défaire de lui, et son visage en larmes pour le ressusciter.

Je n'ai rien laissé derrière moi. Je baigne encore au beau milieu. Est-ce que je suis l'éternelle sans-terre ? « Serait-ce que (...) je ne me supporte qu'étrangère ? » (Huston, 1999, p. 42). Depuis mon retour, je n'ai envie de me poser nulle part, mais je suis enjointe à vivre mon absence de domicile comme un problème, un défaut dans mon identité. On me demande sans cesse : « qu'est-ce que tu veux ? », « qu'est-ce que tu vas faire ? », « qu'est-ce que tu vas faire après ? » et la plus urgente, la plus inquiète de toutes les questions : « où vas-tu habiter ? ». Je me demande si cela a trait à mon sexe. Comme si une femme sans maison, hors de toute maison - de tout sentiment même de ce qu'est une maison -, était une créature effrayante. Je sens que ma mobilité, ma liberté, mon travail d'écriture, sont dérangeants. On me demande ce que je fais : j'écris.

Je dis : je peux le faire partout, je n'ai pas besoin de choisir un endroit. L'écriture est ma raison d'être libre, mon excuse, et je m'en rends bien compte : mon repaire un peu en retrait du monde. Mais on me regarde d'un drôle d'air, et je ne sais pas bien répondre. Moi-même, j'ai absorbé cette angoisse. Pourtant je n'ai d'autre envie, d'autre choix, en ce moment, que le mouvement.

Jamais attendu autant mes règles, comme signe qu'il ne reste plus rien de lui à l'intérieur de moi, plus rien qui puisse bouger encore longtemps après, rien à sortir. Presque au fond de moi le désir d'avorter de cet amour.

Que faire d'une écriture qui n'est plus adressée ? Vers où, vers quoi la projeter ? On dit qu'il faut que ça vienne du ventre, qu'importe la destination. J'essaye d'écrire du fin fond. Je veux l'aimer comme un mot, comme je l'aimais déjà. (Je me relis, j'ai écrit « mot » au lieu de ce que je voulais écrire : « mort ». Je veux l'aimer comme un mort).

13 juillet, Marseille, hôtel Hermès, Vieux Port

Écrire ce roman n'était pas pour moi une entreprise de reconstruction, c'était une entreprise de démolition, mais au sens d'une décomposition méthodique, d'une expérience mise au jour. Que l'on me demande, désormais, dans le processus éditorial dans lequel je me suis engagée, de « nouer mes fragments », de créer des liens, de « faire des ponts », je peux l'envisager, mais c'est seulement possible *a posteriori*. Pour la simple raison que j'ai écrit dans l'objectif inverse : faire mon deuil, et non en témoigner. *Faire*, au même titre que faire du pain, ou faire l'amour. Si j'étais passé à côté de cette forme, je serais passé à côté du roman, et de mon deuil. « Le deuil entretient un rapport essentiel avec la limite, sous quelque forme qu'elle se présente : une fin, une blessure, une impuissance, le bout du chemin et, simultanément, le début d'un autre tracé, la chance d'un nouvel élan. (...) Cette cassure qu'impose le fragment marque la présence de la discontinuité au cœur de l'ouvrage ; elle ouvre, par cette brèche, un espace qui accueille la déliaison au sein de la liaison, la mort au milieu de la vie. » (Lévesque, 2005, p. 36)

La forme fragmentaire n'est pas une fantaisie, c'est une nécessité. Je me suis vite rendu compte, pendant l'écriture, que, pour écrire un secret, je n'allais pas pouvoir renoncer à la forme fragmentée dans laquelle j'avais écrit mes carnets. Tout était en morceaux, je pouvais, au mieux, les ordonner, mais pas les assembler pour créer un texte continu. Je ne pouvais pas éliminer le silence, le repousser en dehors du texte quand il avait été le moyen d'existence de l'histoire. Il en était la composition même : ce regard qui s'affaisse dans les blancs, ce menton qui tombe dans le cou. Le silence avait été cet endroit libéré du mensonge, il était la vérité du texte. Créer des ponts aurait empêché ce texte d'être un deuil : il en aurait été le récit fantasmé et artificiel, il n'en aurait pas constitué l'expérience.

Léa a été envoyée dans le sud pour les *Cahiers du cinéma*, je l'ai rejointe à Marseille. Elle doit écrire sur les films qui passent au festival du FID. Je dors avec elle et le matin je prends le petit-déjeuner, on ne sait pas encore si je vais devoir payer à la fin, pour ça. La chambre est toute petite et blanche, elle me convient. Nous mélangeons nos habits sur l'unique portant. Je justifie mes journées rêveuses au café ou au bord de l'eau par l'excuse habituelle : j'écris. Au cinéma, je vais pleurer, ou dormir.

Dans un café, j'ai rencontré un garçon, un acteur. Il est à Marseille en répétitions. Il m'a demandé ce que j'écrivais, j'ai dit : je ne suis pas sûre encore, je viens de finir un roman, j'écris quelque chose en lien avec lui, mais hors de lui.

Léa a lu *Les Après-midis d'hiver*, elle dit : c'est drôle, tu ne parles pas du tout de l'amour physique. Est-ce parce que c'est la seule chose que j'ai vécue avec lui ?

Je voulais écrire sur ce qui n'est pas arrivé : sur les trous entre les moments où je le retrouvais, sur mon attente, sur mon espoir, sur mon ennui, sur mon désir, sur mon deuil. J'ai écrit un roman sur les creux entre chaque rendez-vous, je crois. Pas sur ce qui suspendait tout cela lorsque je rejoignais son corps qui m'enlevait à moi-même, le temps d'une après-midi.

Hier, m'allonger au bord de l'eau en plein soleil sur le vieux port, dans l'abandon de tout, même du souvenir de ma peine.

15 juillet, Marseille

La mort de ma mère encore très présente, à chaque nouvelle rencontre, amoureuse, amicale, comme possibilité d'être aimée, raison, ou empêchement. Elle est encore une fois ce qui me relie au monde ou m'en sépare, comme une peau. Paul n'en semble pas effrayé, je le suis plus que lui. Je me méfie : je voudrais que l'on m'aime ni pour ça, ni malgré ça. Avec. Mais je ne sais pas où la mettre, quoi en faire. Tantôt je brandis ma mère et sa mort en épouvantail, tantôt je les cache dans mon dos.

Je me fais traîner d'une projection à l'autre. Je suis. Hier, j'ai pleuré pendant un film de Philippe Ramos. Une fille sous un drap blanc allongée, parle seule dans un silence absolu. C'est une voix off sur une photo. Elle s'est fait jouir, pourtant elle ne va pas mieux. J'ai pensé que c'était peut-être ce qu'il y avait à envoyer à Ethan plutôt, un film, un film de vacances avec ma voix off. Pas de lettre, simplement lui parler, le faire voir à travers mon regard.

Il y a un lien intrinsèque à ne pas avoir pu vivre l'histoire d'amour dont il est question dans ce texte (que j'appelle « roman » par commodité) car elle était dysfonctionnelle, et ne pas avoir voulu l'écrire sous la forme d'une histoire avec un début, une fin, des péripéties et entre eux comme entre les personnages, une relation. La perte d'un amour, comme le rappelle Vincent Delecroix n'est pas tant « perdre quelqu'un » que « perdre une relation » (Delecroix, 2015, p.26). Mon roman dysfonctionne en tant que roman parce qu'il prend la forme de ce qu'il dit : une histoire d'amour n'a pas eu lieu. Il est donc incapable de créer du liant. Il reste à distance, m'assure mon éditrice, il est *démuni* au sens latin de « non bâti, non fortifié ». Cependant, il s'agit de la condition même pour que le travail d'écriture soit un travail de deuil : si j'avais écrit, à partir de cette rencontre réelle avec cet homme, un véritable roman, je ne serais jamais sortie de la fiction que j'ai *vécue*. Les mondes s'étaient inversés, j'étais lucide dans mes carnets, et je vivais une fiction dans mon quotidien : c'est l'écriture qui m'a servie à me tirer de

la fiction pour me rendre au réel. C'est l'écriture seule qui m'a fait renoncer à la présence permanente du rêve et des fantômes. J'ai choisi d'être inconsolée, pour écrire. Écrire consolée, écrire après, n'aurait rien donné, au sens propre. Qu'est-ce que cela aurait pu bien donner à vivre au lecteur, comme émotion, comme expérience ? De même qu'au théâtre la catharsis se produit parce que, sur scène, quelque chose se passe, mon texte n'aurait été que le fruit d'une histoire d'amour raté et de la perte de ma mère, alors qu'il en est l'arbre, arbre à partir duquel le processus de lecture, je l'espère, pourrait alors donner des fruits chez d'autres.

16 juillet, Marseille

L'étrangeté de vivre son chagrin ailleurs, loin de l'endroit où ce qui a été perdu est perdu. C'est la deuxième fois que je fais ça. Me réfugier sur la rive d'en face. Comme lorsque je l'ai perdue, elle.

J'ai revu Paul, qui est en répétitions à Marseille. Je sors d'une histoire et c'est pourtant maintenant qu'il me faut la raconter, à un homme qui entre dans ma vie et qui veut me connaître.

Je me console avec les derniers mots de *Passion simple*. « Quand j'étais enfant, le luxe, c'était pour moi les manteaux de fourrure, les robes longues et les villas au bord de la mer. Plus tard, j'ai cru que c'était de mener une vie d'intellectuel. Il me semble maintenant que c'est aussi de pouvoir vivre une passion pour un homme ou pour une femme. » (Ernaux, 1994, p. 96)

Ils justifient et mon chagrin aujourd'hui, et la légitimité de cette passion. Ma pauvreté.

Je lis la biographie de Gene Tierney. J'écoute encore des entretiens de Duras. J'essaye de m'inscrire dans le sillage des grandes amoureuses pour ne pas croire à l'hypothèse de ma folie. Au fond, je n'aime pas le cinéma. Comment peut-on avoir envie de s'enfermer plusieurs fois par semaine dans l'obscurité ? Je préfère le soleil qui me cogne.

Ce soir, j'ai bu un peu à Malmousque, avec les autres, et j'ai pleuré. J'avais peur de ne pas arriver à me relever, j'ai oublié mes lunettes. Je suis Léa. Ma solitude se referme toujours sur moi. Seule je me retourne contre moi, je redeviens très absente. J'écris quelques lignes insuffisantes. Je suis inquiète de mon décollement. Souvent cette impression de n'être pas présente, et pire : de préférer mon absence, ma distraction, à

l'effort que me demanderait l'attention. Léa ne fait pas ça. Léa lit et regarde le film du début jusqu'à la fin. Léa finit ses livres et ses repas. Elle se sert juste assez. Léa arrive à l'heure à ses rendez-vous. Je n'ai pu dépasser les quelques premières pages des romans que j'ai commencés ces derniers temps. Je traîne *Le Bel été* de Pavese sans l'ouvrir.

« Pendant deux jours je vécus à plein temps et avec une grande acuité cette dualité (qui n'est peut-être en réalité qu'apparente) : être entièrement avec mes enfants et en même temps, parallèlement, subtilement, ailleurs, avec mes morts. C'est ainsi d'ailleurs, que j'avais toujours vécu, et aimé, simplement à présent je le savais. » (Duperey, 1993, p.16)

Cela, je l'ai vécu pendant deux ans, à Montréal. Être avec mes morts c'était : être dans une écriture qui les rejoigne et qui m'éloigne de la vie. Là, je voudrais sortir de mon double. Être dans une écriture qui ne me sépare pas.

Je regarde encore, archivées dans mon téléphone, les photos de l'appartement vide, du matelas. Ethan endormi allongé sur les draps ne m'apparaît plus au premier plan, c'est le matelas, la nudité du matelas sur le brun du plancher, qui me bouleverse. L'absence de Samuel sur le matelas. Mon absence.

17 juillet, Marseille

Mon éditrice m'a dit que j'écrivais du dehors : en retrait, presque sans émotion. Elle m'a dit que je *n'y allais pas*. Elle m'a demandé si j'avais peur. Quand j'écrivais ce roman, je savais que tout ce que je notais, je ne m'en souviendrais plus, que ce ne serait plus en moi, que ce ne serait plus à moi. Ce que je déposais là, je choisissais de m'en séparer, je m'en déshéritais. J'ai eu de la chance de pouvoir écrire pendant. Je n'ai pas pu écrire beaucoup après, malgré quelques tentatives. J'ai essayé de repousser la fin de l'écriture, d'étirer le temps de la copie, pour que dure plus longtemps le lien le plus puissant qui m'attachait à Ethan. Chaque fois que je l'ai fait, je me suis trompée.

Avant, je pensais selon l'idée commune que la littérature me soustrayait du monde, me tenait sur le bord. C'est faux, je sais maintenant que c'est elle qui m'en donne le courage. Peut-être que si lui avait peint, cet hiver-là, il aurait eu moins peur. Il disait qu'il ne trouvait plus le temps, j'ai souvent eu l'impression qu'il me le reprochait. Moi, c'est le temps de l'amour qui m'a donné le temps d'écrire, tout est arrivé en même temps. Sans l'histoire d'amour il n'y aurait pas eu de texte. J'aurais eu un hiver blanc, seulement. Sans ce texte, il n'y aurait pas eu d'amour. J'aurais seulement aimé que l'écriture me suffise, finir d'écrire, de copier, et constater en moi que l'amour s'était tu. Ce n'est pas arrivé. J'ai été déçue qu'il lui survive, même de peu. Je rêvais d'une parfaite coïncidence entre le point final et la fin de mes sentiments pour lui.

J'ai arrêté d'écrire quand je me suis sentie à l'extérieur de l'histoire. Elle a été écrite depuis l'intérieur. Je croyais, au contraire, que je ne pourrais rien ajouter depuis le dehors ni sur lui. Je suis sortie, et le texte s'est refermé derrière moi. Aujourd'hui je me crois capable d'y revenir. D'admettre le dehors dans le texte, et surtout, cette non-correspondance entre la fin du livre et la fin de l'amour.

Si l'écriture m'a protégée, l'hiver dernier, je crois que c'est uniquement de l'ennui. Pour moi, elle ne console pas, ne conserve rien. Elle ne s'occupe que de ce qui est perdu d'avance. On n'écrit pas pour qu'il reste quelque chose. Après elle, il ne doit rien rester. Elle veut tout, prend tout, vide tout. Vincent Delecroix l'explique ainsi : « re-présenter, présenter à nouveau, faire revenir, c'est aussi retirer toute vie. La représentation ce n'est pas la présence » (Delecroix, 2015, p.136). Cette représentation j'y consens, et elle permet à quelque chose *d'autre* d'être présent. Grâce à l'écriture je ne suis pas restée figée dans le temps de l'amour ni dans celui de la peine. Elle m'a maintenue dans le cycle du jour et de la nuit, dans celui des saisons. C'est par elle que rien ne dure. Je peux encore me lever le matin et je peux dormir le soir, les après-midis sont longues mais elles ne sont pas infinies. J'ignore comment on fait, sinon écrire, pour devenir autre chose qu'une pierre sur une tombe.

Je n'avais pas de recul quand j'écrivais, je n'en voulais pas. Chaque mot était de plain-pied et m'a plongée davantage dans la vie.

Sans le savoir, je crois que j'ai commencé à écrire pour la distance, mon éditrice a raison : je voulais maintenir cet amour dans le domaine du corps, qu'il n'entre pas plus loin, plus profond. J'ai utilisé l'écriture comme rempart, j'ai voulu qu'elle me garde d'une passion absolue. Elle m'y a enfoncée. Il n'existait aucun endroit sauf où je ne serais pas touchée. Mon corps n'était pas ce paysage détaché de moi où je pouvais vivre une autre vie que la mienne. L'amour physique est immédiatement écriture : gravure. On peut toujours écrire, après, un autre texte que celui qui s'inscrit dans la chair, mais cela ne sera jamais que le deuxième. Je me suis rendue à l'évidence. Je me suis rendue.

Elle me le demande, et, moi aussi, je me demande ce que je n'ai pas écrit dans ce roman, et pourquoi. Peut-être que ce que j'ai gardé pour moi, retenu de lui, je l'ai dans mon corps, ni comme un enfant, ni comme une maladie, finalement. Je crois que mon corps l'a recelé moins par pudeur que par jalousie. C'est autre chose qu'un souvenir : je n'ai toujours aucune mémoire des gestes, cela s'est caché de moi, sous mes ongles, sous ma

peau, sans que je l'aie décidé ; là, je n'ai connu ni le désert ni la médiocrité. J'ai voulu rester pleine de mon désir. Je me suis cachée de la lumière totale de l'oubli dans les herbes hautes. Aujourd'hui, je voudrais reprendre ce texte et écrire comme était fraîche et rassurante l'ombre de l'illusion.

24 juillet, Marseille, un café sur le cours Julien

Mon écriture a retrouvé la forme brunâtre et rachitique qu'elle a seulement dans mon carnet, quand elle n'est pas pour dire, pour offrir, déclarer, demander. Elle s'est refermée sur elle-même, elle n'est plus adressée, elle n'est plus un moyen de l'atteindre, ni d'essayer de l'oublier, ni de le conserver. C'est cette souffrance qui m'attache à Ethan, qui me le garde intime. C'est ainsi qu'il a d'emblée fait partie de ma vie, de mon corps, par la blessure. C'est ainsi qu'il me reste, qu'il ne me quitte pas. Il demeure en moi à la façon du souvenir qu'il a tout de suite été, je n'ai pas fait de lui l'épreuve d'une présence autre que celle de la hantise, celle de son retrait, de son lointain. Je suis dans la privation, rien n'a changé, elle se perpétue loin de lui comme je la vivais déjà à ses côtés. C'était un garçon pour écrire, tout était à laisser. J'ai mal à cet abandon que j'ai commis et auquel il m'a obligée. Maintenant que je l'ai fait, que je suis partie, je prends acte de l'épaisseur de son drap de fantôme. Je porte l'hiver en moi comme un cadenas, il faut garder tout ça et le garder fermé, je pourrais mourir de froid d'un nouveau mot pour lui d'un nouveau mot de lui.

Je continue d'attendre, c'est ici seulement que je peux écrire encore, dans l'attente, mais dans une attente vidée par l'espoir. Je crois que le deuil est peut-être de l'attente vidée de son désir. Je ne l'attends plus lui, je suis dans une latence où personne ne peut venir, ni revenir. C'est l'été, enfin, et pourtant je n'ai pas quitté cet état : pour moi l'été est toujours à venir. Je me rassure puisque Rilke dit qu'être artiste c'est « ne pas compter, c'est croître comme l'arbre qui ne presse pas sa sève, qui résiste, confiant, aux grands vents du printemps, sans craindre que l'été puisse ne pas venir. L'été vient. Mais il ne vient que pour ceux qui savent attendre, aussi tranquilles et ouverts que s'ils avaient l'éternité devant eux. » (Rilke, 1929, p. 37)

26 juillet, Marseille, encore

Je comprends qu'il s'agit moins d'écrire pendant que d'écrire dedans. Quand Annie Ernaux écrit *Passion simple* après *Se perdre*, quand Duras écrit *L'Amant de la Chine du Nord* après *L'Amant*, elles écrivent après, mais elles écrivent dedans : elles sont des « écrivaines de romans » selon l'expression de Duras au début de *L'Amant de la Chine du Nord* et non des survivantes qui racontent comment elles sont sorties des décombres, il y a longtemps, depuis la surface. Elles écrivent depuis les décombres mais non retenues en elles, elles écrivent depuis les décombres pour elles devenues accessibles en visite, en voyage dans les décombres, presque, grâce à l'écriture, de façon non plus verticale (elles ne creusent plus), mais horizontale (elles explorent). Cependant, si ces deuxièmes romans sur les mêmes sujets (une passion amoureuse) sont possibles c'est, je crois, grâce au deuil qui s'est fait et qui garde les espaces ouverts au lieu de les laisser fermés et pour toujours inaccessibles ou, pire, de les laisser ouverts comme des pièges dont on n'est pas sûr de pouvoir sortir si on les retraverse, lorsque le deuil n'a pas pu se faire. L'écriture-deuil rend le passage possible dans les deux sens. Si l'on peut remonter du puits et y redescendre puis en remonter à nouveau, c'est parce que l'écriture rend possible le mouvement de l'ombre à la lumière, c'est parce qu'elle rend mobile et ne coupe plus l'espace entre la mort et la vie, entre le passé et le présent. Si l'écriture n'est pas un deuil, alors raconter une deuxième fois, c'est prendre le risque de se retrouver coincé sous les ruines. Si l'écriture est un deuil alors raconter, c'est creuser pour toujours des tunnels entre ces mondes, c'est fluidifier les frontières. Écrire, c'est se donner le pouvoir de passer outre. À la fois, un homme, un chagrin, une perte, mais aussi des frontières étanches, rendues rigides par la peine lorsque le deuil ne s'est pas fait. Je veux trouver, pour retravailler mon roman pour la publication, les ressources pour écrire après, mais d'une écriture qui soit toujours intérieure aux événements.

27 juillet, Corse, la Plaine chez les grands-parents de Léa

Je suis en Corse avec Léa et Hugo. Le matin nous nageons très longtemps, mes jambes se renforcent, je sens ma puissance. Le soir, je me couche dans le salon, parallèle à Hugues qui lit dans le lit d'en face, de l'autre côté de la pièce. Nous guettons le réveil nocturne des frelons qui auraient pu rentrer dans la journée. J'adore dormir dans ce lieu de passage, sur ce divan. La pièce n'est pas close, il y a des portes, des fenêtres, des courants d'air. Ce n'est pas une vraie chambre et c'est ce que j'aime. Sur la table les restes du repas de la veille, sur les chaises nos maillots de bain encore mouillés.

Quand mon éditrice m'a suggéré de retoucher ce roman « comme si je confiais cette histoire à une amie », je me suis rebiffée à l'idée de la confidence mais pas à celle de l'amitié. Je crois que je me suis confiée à mes amies, en rentrant, non par l'écriture, mais physiquement, en logeant dans leur chambre. Et que les lieux où elles m'ont accueillie m'ont rendue à moi-même, et donc, à une écriture de soi que je cherchais sans savoir par où la saisir. Rentrer cela a été aussi pour moi : habiter chez mes amies. Camille. Léa. Flora. Mélissa. Retrouver leurs chambres à elles, leurs vieux livres, leurs rideaux épais, leurs draps raides, leurs produits de toilettes, leurs lampes chaleureuses, leurs photos familiales, leurs cartes postales, leurs affiches de films jamais vus par moi, leur odeur, leurs murs fins, leurs portes. Je me suis enfouie dans ces lieux qui n'étaient pas à prendre, qui étaient déjà pris, dans lesquels je pouvais simplement me glisser, m'ajouter, sans rien perturber de l'ordre intérieur, je n'ai pas eu à les apprivoiser, ils n'ont pas eu à me séduire. Elles me les ont prêtés, ou j'y ai vécu avec elles, quelques jours, quelques semaines. C'est dans ces lieux que j'écris le mieux ce texte et qu'il est, immédiatement, un endroit où je suis chez moi. Je ne dépense aucune énergie à faire mon nid, je me glisse dans des terriers déjà creusés, je ne me demande pas où me mettre pour écrire, le fauteuil le plus désigné est suggéré par un coussin, je n'ai pas peur que le lieu se referme sur moi, nous n'avons pas, l'un avec l'autre, un rapport de domination puisque nous ne nous possédons pas. Il me laisse passer. Je visite, seulement. Je ne

reste pas. Je pense même à arroser les plantes, à nettoyer, et à aérer, quand je suis chez mes amies. Ce que j'oublie toujours, d'habitude, chez moi. Je suis dans des lieux qui s'ouvrent pour fêter la fin d'un temps qui s'est refermé. Je ne suis pas parvenue, encore à m'arrêter, définitivement, à choisir, à signer un bail. À vivre seule. Mais je crois que j'augmente mon pouvoir et ma résistance à l'oppression des murs et à l'attachement aux murs. Plus je vais et je viens d'une chambre à l'autre moins j'ai peur d'être enfermée, et plus je parviens à quitter les lieux sans avoir le cœur qui se serre comme si se terminait un amour. Je ne suis plus dans l'errance dans laquelle j'ai été, à Montréal, dans cette chambre de garçon où j'allais par peur de la mienne. Je suis dans l'accueil des chambres amies, il n'y a rien à perdre pour le temps que j'y passe. Ce sont des lieux intimes qui me gardent intime.

Je comprends seulement maintenant que cet homme était pour moi un homme-ville, un homme-continent, un homme-île. Je l'ai aimé comme un naufragé alors que je m'étais moi-même échouée sur sa terre.

Il me pend au bord des lèvres une lettre non écrite, une lettre à laquelle je me refuse, je crois que je saurai qu'il sera sorti de moi quand je n'aurai plus rien à lui dire, et quand je n'aurai plus rien à en dire. J'écris peut-être encore sur lui pour me vider de tout mon soûl, pour ne laisser à l'inconscient aucune chance de garder cet amour vif enfoui quelque part. Je cherche à m'épuiser, je me couche très tard, je ne me suis pas remise de mon décalage horaire, je fais exprès, je passe mes journées fatiguées et ainsi je les passe plus calme, moins impatiente, toujours sur le bord du sommeil. Je traverse dans un certain brouillard que j'affectionne. Je traverse, ce qui est déjà bien.

31 juillet, golf de Lava, Corse

Je sais désormais que, de même que l'aimer c'était me donner une seconde chance de la sauver à travers lui, perpétuer ce dévouement à un amour de chagrin, le quitter lui aujourd'hui est le risque de quitter ma mère pour de bon, d'entrer dans l'abandon le plus total, celui d'un être qu'après avoir essayé de sauver de toutes mes forces, j'ai laissé à la mort avec un certain soulagement. C'est l'abandon de ma douleur, un renoncement à ce qui me constitue depuis deux ans.

Je suis allée sur le site internet de la galerie où Ethan travaillait avant mon départ, et j'ai vu une photo de lui, comme je l'espérais et le redoutais. J'en ai finalement été peu émue. Ne se présentait-il pas à moi sous sa forme habituelle, celle d'une image, d'une ombre ? Il était dans le fond d'un camion, de profil, le regard détourné, en train de charger des œuvres d'art pour la Seattle Art Fair. Je l'ai trouvé maigre, j'ai essayé de m'inquiéter, de me dire que, peut-être, il ne mangeait toujours pas à sa faim, ou que je lui manquais trop. Je n'ai pas vraiment réussi.

J'essaye d'écrire même sans volonté. Aujourd'hui je n'attends rien de l'écriture si ce n'est qu'elle me garde nue et vivante. J'essaye de résister à l'hiver qui pourrait me rattraper dans l'éblouissement de l'été : j'essaye de résister à la tentation de ma propre absence, de ma propre disparition. Je lutte contre l'évanouissement, qui me guette, se propose comme une option. Est-ce qu'il y aurait là quelque chose comme un genre. Un essai de chaleur, de lenteur. Une tentative assumée d'abandon de l'écriture de roman.

6 août, Ajaccio, un café

Ce matin, j'ai souligné dans *Une vie* de Maupassant : « on pleure parfois les illusions avec autant de tristesse que les morts ».

Pour mes adieux avec lui, j'avais demandé à Élise de me traduire : J'ai l'impression que je n'en valais pas la peine.

Lorsque je l'ai averti que j'avais pris mon billet de retour, il est arrivé quelques heures plus tard.

« My boss found me in the gallery, crying, I said you were going back to France. He said : oh my god, you really love her.

It's real it's happening you're leaving. »

I wasn't worth the while.

14 août, train pour Paris

Je crois que mon éditrice veut me faire atteindre, par l'écriture, la dernière étape du deuil : au-delà de l'acceptation, celle de la réorganisation autour de la perte. Je pense à Annie Ernaux. « L'écriture est le lieu de la pire douleur quelquefois, mais aussi de la liberté. D'écrire telle chose ou pas (...). L'écriture n'est pas pour moi confession (...) mais élaboration, construction. » (Ernaux, 2014, p. 92)

Elle voudrait me faire littéralement reconstruire mon texte. Je comprends, aussi, pourquoi j'ai lutté, au début, contre cette idée. Ce n'était pas seulement au nom de mes convictions littéraires et de ma certitude que cela ne se fait plus aujourd'hui, d'écrire une *histoire*, de mettre en scène des *personnages*, et qu'il est pathétique de *parler* de son chagrin. Ma résistance témoignait, aussi, de mes craintes d'aller au bout de mon deuil. Je prends conscience que j'ai écrit mon roman sur le modèle du déni : je ne voulais pas croire que j'étais tombée à ce point amoureuse, que j'avais été à ce point malheureuse. J'étais dans ce que j'appelais un contrôle absolu, qui était en fait une pétrification. C'est un roman de la *sidération*, écrit dans un état d'anéantissement de ce que j'éprouvais. Je voulais tout écrire dans une sobriété exemplaire, un style presque factuel, de l'ordre du constat. Je pense que ce texte (plus réflexif) que j'écris en ce moment est l'acceptation de la difficulté de ces trois pertes : celle de ma mère, celle de Samuel, celle d'Ethan. Je pense qu'il est la phase intermédiaire de reconnaissance de ma tristesse. Je crois que la réécriture de mon roman sera la dernière étape.

15 août, place de la Contrescarpe, Paris

Je suis avec Paul dans un appartement qu'on lui prête pour la fin de l'été. Il est entre deux dates de tournée, sans logement, comme moi. Nous sommes ici comme des touristes, dans le cinquième, parmi les Chinois aux appareils photos et les musiques de clarinettes, les vendeurs de crêpes trop chères, les petits cafés sublimes où poussent des rues crochues, là où Paris fait sa belle, où elle est éclatante et joyeuse. Je fais apprendre à Paul son texte pour le prochain spectacle dans lequel il joue, *Face à la mère*, le long monologue d'un fils à sa mère morte assassinée, une longue phrase d'amour. C'est un texte d'un auteur haïtien, Jean-René Lemoine. Je songe aux migrants qui faisaient la queue rue Saint-Denis à Montréal, à l'horreur qu'ils fuyaient et à leur calme. Je suis le texte des yeux en silence tandis qu'il parle à voix haute, s'il fait une erreur je dis le mot juste, je transperce la page et je dis haut ce qui est écrit. La vie gagne du terrain dans mon corps. Elle emprunte le chemin de la littérature. J'habite un silence où je ne suis pas enfermée, d'où je peux sortir d'un jet et croiser un regard qui attendait mon appui.

Quand il dit le prologue, parfois, je crois que c'est à moi qu'il parle, parfois, je ne sais plus, et je crois que c'est moi qui lui parle.

En haut du texte, Paul a écrit à la main : NE JAMAIS PERDRE L'ADRESSE

« Voici venu le temps de me présenter à vous pour cet entretien si longtemps différé. Je me présente à vous dans la nudité de l'errance, sans courage, sans véhémence et sans ressentiment. Je me présente tel que je suis, boitillant sur le fil que j'ai suspendu dans les cimes à une hauteur vertigineuse et, même au-dessus de ce vide, je dois vous dire que je vais infiniment mieux. Il me faut cependant vous confier ma peur que vous ne veniez pas au rendez-vous où je vous ai conviée pour vous parler - autant l'avouer tout

de suite d'amour ; ou que, perdue dans l'immense altitude, je ne m'aperçoive pas que vous êtes arrivée. » (Lemoine, 2006, p. 13)

Avant de quitter le Québec, j'ai fait une petite tombe pour ma mère, à Tadoussac où je suis allée voir les baleines. On m'a dit qu'il ne fallait pas partir avant d'avoir vu ça, que tous les Français font ça. J'ai pris le traversier, j'ai tout pris. J'ai enterré une petite lettre d'amour pour elle. Je l'ai écrite à la main et je l'ai déposée dans un petit trou, sur la berge d'une rivière, là où je sais qu'elle sera emportée. Je sais que je devrais l'enterrer plusieurs fois dans ma vie et à plusieurs moments, et qu'il n'y aura que des mots pour faire office de corps à brûler.

Sur le bateau à l'arrivée, entre mes larmes, je croyais voir des baleines, je confondais des ombres avec des corps, des algues avec des ailerons. À Tadoussac je pensais à Samuel, les odeurs de feu, la terre, la forêt, ma liberté, le fait de marcher, d'avoir un sac sur le dos. J'ai commencé ma lettre d'excuse.

28 août, Marseille, résidence artistique rue Puvis de Chavanne

Nouvelle chambre. J'ai rejoint Paul, en répétition ici, dans ce logement réservé par la compagnie. L'appartement est immense, gris, et blanc, il n'y a dans la troupe que des garçons, je les croise dans les couloirs, le monologue sera interprété en choral par trois acteurs et trois musiciens. Septembre est demain et je traîne toujours dans le Sud. Je ne suis pas allée m'installer à Paris comme je devais le faire. Le temps s'enroule autour de mon cou, je ne sors pas de l'été, c'est juillet à nouveau, il me semble parfois que j'entrerai dans l'automne avec le visage bleu.

Alors me voici encore sur ce bord. Je devais avancer dans les terres, monter à Paris, m'enfoncer, retoucher le livre pour le publier mais je suis encore sur le bord de la mer. Je sens le besoin de la Méditerranée encore très fort en moi. J'y reste. Cette nuit me réveiller en hurlant maman. Être effrayée par mon propre cri, qui ne réveille personne d'autre que moi.

Renoncer aux initiales qui désignaient les vrais prénoms de ces trois fantômes dans la première version de ce texte, c'est accepter de prendre conscience que j'ai perdu ma mère, mes deux amoureux.

Philippe Forest rappelle que le deuil est une expérience du singulier (Forest, 2015, p.26) : quand Roland Barthes se demande dans son *Journal de deuil* ce que signifie « perdre sa mère », ce n'est pas perdre *une* mère c'est perdre la *sienne*, un individu unique. Le choix des initiales à la fois ôtait la singularité de ces individus en les rendant impersonnels, et en même temps la conservait comme une trace, un signe d'être non substituables pour moi. En gardant ces lettres de leurs prénoms, je pensais les garder dans leur unicité, quand, en réalité, je la leur enlevais en tronquant leur existence onomastique, puisque je les avais ramassés en une lettre qui leur empêchait toute incarnation. Inventer d'autres prénoms pour mes fantômes, lorsque je retoucherai mon

roman, ce sera accepter la substitution pour mieux rendre ces personnages particuliers, identifiables, en somme, singuliers. Je suis dans le pur travail du deuil et dans son pur paradoxe soulevé par Derrida (Derrida, 1993) : anéantir et faire être. Conjurer la spectralité en lui concédant un visage.

Dans l'autre pièce, les trois garçons déclament comme en transe, une litanie, sans pause, les mots à la suite des autres, des mots à la mère morte. Je me sens la tête qui tourne. Quelque chose sort de terre, leur voix soulève des corps enfouis.

Je connais le texte presque par cœur.

« En France c'était le plein été. Les journées étaient moites et les nuits ne réparaient rien. Je marchais, sidéré, dans les rues, à la périphérie du monde. Cette mort-là, innommable, incommunicable ici, m'arrachait à l'ancien paradis, m'enchaînait à la fragilité du monde, et, m'imposant un inconcevable fardeau, me jetait, solitaire, dans la grande Tragédie. Je suis resté longtemps dans l'obscurité, prisonnier du lointain passé, refusant cette charge. J'avais rejoint le camp des faméliques et des éclopés. La scène éblouissante tournoyait devant mes yeux. Le temps glissait sans faire de bruit, se figeait comme un caillot, puis recommençait à couler avec une lenteur marécageuse. J'avais envie de parler mais je ne trouvais pas les mots. Les mots se figeaient au bord des lèvres. » (Lemoine, 2006, p. 35)

Je me revois, dans le lit de Camille qui vivait alors à Montréal, ma tête tomber dans les draps comme décrochée de mon corps, l'aéroport Trudeau, mon malaise entre les portes vitrées, octobre en France les funérailles, il y a deux ans. Quitter l'été des Indiens, revenir et trouver l'hiver en tas à ma porte.

La littérature m'accueille à nouveau mais d'une façon nouvelle, organique, vivante : visible. L'adresse est possible à nouveau, elle est différente elle a changé de peau. Paul parle à mon oreille et moi à la sienne. Il hésite il dit « triste », je souffle : «vulnérable

». Il parle et sa voix fait sortir de moi les larmes. Ce n'est pas lui qui me parle. Il parle à ce qui, en moi, était une langue morte. Il parle ma langue maternelle. Il s'adresse à une mère morte en tant que fils vivant mais il dit ce texte à une fille qui n'est pas morte de la mort de sa mère. Et autant sa voix fait sortir de moi les larmes, autant c'est mon vide, je crois, qui lui fait dire son texte. Sur sa table de chevet, le *Journal de deuil* de Roland Barthes. Il se documente. Il n'a pas perdu sa mère lui, l'a gardée de justesse après un cancer qui s'est ravisé, il apprend un langage que je parle couramment. Je ne sais plus où aller et où rester. Je suis sur le bord de l'été, sur le bord finissant. Quelque chose s'est arrêté, mais je ne sais pas quoi. Octobre va revenir. Il jouera sa pièce début octobre, à Aix, la ville de mon enfance, la ville de ma mère.

Après « ces garçons fuyants », comme Martine a appelé les deux personnages masculins de mon roman, il y a ce garçon qui me regarde dans les yeux, qui me regarde même depuis la scène, qui me parle, qui se tient là, de toute sa colère et de tout son cœur.

29 août, Marseille, un café

Dans l'éblouissant soleil ce matin, je me souviens de la fin, la vraie. Du dernier jour. Il ne reste plus que nous, Ethan et moi dans l'appartement vide. Mon énorme valise dans le salon, les palmes de Samuel que je n'ai pas réussi à vendre, la litière du chat. Marie-Pier a mes gants de boxe, Elise mes violettes, Jen mon manteau d'hiver.

Alors à la fin, c'est lui qui descend toutes mes poubelles et ma vaisselle dans la ruelle et mes vêtements à donner, qui les cache parce que c'est pas le bon jour pour les déchets. C'est lui qui attend avec moi Béné qui m'emmène à l'aéroport dans la voiture de sa mère. C'est lui qui repart avec mon sac à dos, sur le vélo de Samuel, lui qui emporte le drap dont j'avais fait une boule, que je voulais jeter dans la rue.

Je prends une dernière photo de lui sur le matelas que j'ai vendu à la fille qui viendra après moi. De lui je ne souhaite garder que le plus précieux pour moi et ce que j'ai attendu, depuis le début. Des mots.

I wish I had the strength you have to be honest and feel so deeply

I have many regrets, in life generally, and in the way I treated you

I am sorry

I think I was afraid of someone getting to know me

I was afraid to love someone and go through all the pain of losing them

Or hurting them

30 août, Marseille

Dans *Deuil et Mélancolie*, je lis que ce qui a été perdu peut se retrouver d'une autre façon, à condition que le désir réinvestisse un nouvel objet de substitution, choisi pour ne pas sombrer (Freud, 1917). Il me semble au contraire que j'ai, par l'écriture de mon amour et de mon attente d'Ethan, choisi un objet de substitution qui m'a permis de sombrer : loin de m'éviter la mélancolie, je me suis trouvé à la fois un compagnon de douleur, mais aussi un objet d'écriture qui me permettrait d'écrire le livre impossible sur ma mère, ce texte fuyant qu'il me fallait aborder par un autre chagrin : un chagrin d'amour. La distinction entre mélancolie et nostalgie me paraît importante, concernant l'écriture. Vincent Delecroix rappelle que la nostalgie est « la volonté de revenir au passé », « un désir de retour, » alors que la mélancolie est « un rapport, dans le présent, à ce qui est perdu ». Il insiste sur le fait que, dans la mélancolie, c'est « de la perte dont nous jouissons » : « ce qui nous attache à ce qui est perdu, c'est la perte elle-même » (Delecroix, 2015, p.64).

Lorsque mon éditrice et ma directrice de maîtrise me suggèrent d'ôter de mon roman les « lettres non envoyées » que j'avais glissées en italique, à ma mère, à Ethan, à Samuel, elles me suggèrent en fait de tirer mon texte hors de sa nostalgie, hors de sa volonté de toucher à ce qui est perdu et lointain, pour sortir de la tentative vaine de communication avec le passé. Elles me suggèrent de faire œuvre de ma mélancolie : rester concentrée sur l'objet d'amour perdu *en tant que perte* et non en tant qu'interlocuteur soustrait toujours encore recherché. Je crois en effet que la littérature ne peut être nostalgique sous peine de manquer sa fonction, elle ne peut poursuivre le rêve de rendre la vie à ce qui est perdu qu'en tant que rêve et non en tant que but. Elle n'est ni pour rejoindre, ni pour récupérer, ni pour revenir, elle n'a de valeur que lorsqu'elle est mélancolique, c'est-à-dire lorsqu'elle abandonne tout désir de contrer la perte, et qu'elle s'emploie, au contraire, à épouser sa forme. Un texte mélancolique est un texte qui accepte que ce qu'il tire des profondeurs soit un objet perdu qui appartient au passé et avec lequel on peut entrer en relation en tant qu'inaccessible, en tant

qu'irréversible, sans chercher à le tirer de son état, à l'arracher des abîmes. Telle est peut-être la seule façon, la seule chance, de remonter du gouffre par l'écriture.

Blanchot décrit ce geste d'Orphée qui descend aux Enfers pour en tirer Eurydice. Si sa descente aux Enfers était une entreprise absolument nostalgique puisqu'il était mû par le désir de rendre au jour ce qui était tombé dans l'obscur et d'inverser le cours du temps, son regard en arrière vers Eurydice, pendant sa remontée (regard qui outrepassa l'interdiction des Dieux : ils l'ont prévenu, il peut remonter avec elle à la condition qu'il ne la regarde pas), est, lui, un geste profondément mélancolique. Parce qu'il regarde dans les yeux celle qui était perdue pour lui, elle devient instantanément perdue pour lui pour toujours. Il la rend, littéralement, à l'ombre. Il cède. Savait-il que la ramener intacte des Enfers était, de toute façon, impossible ? Préférait-il la voir telle qu'il ne l'avait jamais vue, dans sa nuit, même si cela impliquait de remonter sans elle, pour témoigner à jamais de cette nuit, pour la chanter jusqu'à sa propre mort à lui ? Il ne veut pas « Eurydice dans sa vérité diurne et dans son agrément quotidien », il la veut soudain « dans son obscurité nocturne, dans son éloignement, avec son corps fermé et son visage scellé », il désire « la voir, non quand elle est visible, mais quand elle est invisible, et non comme l'intimité d'une vie familière, mais comme l'étrangeté de ce qui exclut toute intimité, non pas la faire vivre, mais avoir vivante en elle la plénitude de sa mort. C'est cela seulement qu'il est venu chercher aux Enfers. » (Blanchot, 1953, p.229)

Si l'écriture épouse le mouvement orphique alors elle permet de rencontrer les absents en tant qu'ils sont morts, dans leur nouvelle réalité spectrale, puisque l'entreprise de redonner vie au passé est vaine. Alors, écrire, en soi, est un deuil : on écrit toujours malgré, on écrit quand bien même. Malgré l'impossibilité, la vanité de sauver ce qui est à jamais perdu, quand bien même on ne tirera les morts de leur tombe avec des mots. L'écriture mélancolique est une écriture enracinée dans le présent. Elle est l'abandon de la croyance en la puissance ressuscitative de l'écriture, elle est l'abandon

de la nostalgie. Il faut écrire dans la conscience que notre seul pouvoir n'est pas de remonter le temps mais de descendre temporairement rencontrer les absents sous leur forme nouvelle, et d'en rendre compte. Il faudrait écrire pour descendre dans l'obscur, et non parce que l'on poursuit l'espoir de ramener avec soi vers le jour les êtres qui y demeurent. Ne rien venir chercher d'autre que cette rencontre des êtres de nuit dans leur nuit. En somme, je voudrais écrire parce qu'écrire est sans pouvoir sur la vie et la mort, parce qu'écrire, est, en soi, impossible, limité. Je fais, par l'écriture, le deuil de ma propre puissance, j'accepte que je n'aie pu ni sauver ma mère, ni garder ces deux hommes que j'ai aimés. Quand j'écris, je renonce avec courage. Je choisis de regarder ma mère dans l'ombre où elle est désormais, plutôt que d'essayer de porter sur mon dos son cadavre impossible à réanimer. Je préfère revenir du gouffre les épaules libres. Je suis mélancolique. Je ferai de mon rapport intime à la nuit (c'est-à-dire de mes empêchements dans la vie) mon pouvoir. Je n'essayerai pas de détourner le regard de son absence, d'avancer coûte que coûte vers la lumière, selon l'injonction sociale qui me presse de faire mon deuil. J'écirai : je me retournerai, je la regarderai dans son obscurité nouvelle, et en cela, seulement, je pourrai l'y laisser, je pourrai remonter.

1er septembre, Marseille

Paul et Olivier répètent devant moi qui essaye d'écrire sur la table du salon. J'écris. C'est ma raison pour habiter là, mon passe-droit. Nous travaillons tous sur le deuil. L'impression d'un « travail d'équipe ». Ils travaillent avec la voix, je travaille avec le silence.

« Toute douleur déchire ; mais ce qui la rend intolérable, c'est que celui qui la subit se sent séparé du monde ; partagée, elle cesse au moins d'être un exil. (...) C'est à mon avis une des tâches essentielles de la littérature et ce qui la rend irremplaçable : surmonter cette solitude qui nous est commune à tous et qui, cependant, nous rend étranger les uns aux autres. » (Beauvoir, 1978, p. 57)

Je ne sais plus qui parle et peu importe d'où viennent les voix, de moi ou d'eux, elles emplissent et mon corps et la pièce.

Hier, drôle de journée, journée sans repos, sans refuge. Perdue dans Marseille à essayer de retrouver cette pizzeria d'il y a dix ans lorsque j'y commençais mes études. J'ai marché dans le soleil. Je n'avais pas d'eau et je ne comprenais pas pourquoi il faisait encore si chaud pour un début septembre.

Je m'étais levée le matin sans repère, Paul et les autres étaient partis en répétition à la Joliette, j'étais dans cet immense appartement où tout résonne, sans rien aux murs blancs, où la lumière entre, impudique, voyeuse par toutes les fenêtres trop nombreuses, cet immense appartement qui sent la peinture, dont je n'ai pas la clé (« si tu sors claques en partant, par contre, tu ne pourras plus rentrer »). Je sentais que je n'étais pas dans une chambre à moi.

Dans *Éloge de l'ombre*, trouvée sur la table du salon, que les garçons doivent lire pour arriver à sentir la scénographie de la pièce, je trouve aujourd'hui mon malaise nommé :

« Et dans l'intérieur de la pièce enfin, les shôji (cloison mobile faite de lattes en quadrillage serré, sur laquelle on colle un papier blanc épais qui laisse passer la lumière mais pas le regard) ne laissent entrer, de la lumière renvoyée par le jardin, qu'un reflet tamisé. Or, c'est précisément cette lumière indirecte et diffuse qui est le facteur essentiel de la beauté de nos demeures. Et pour que cette lumière épuisée, atténuée, précise, imprègne à fond les murs de la pièce, ces murs sablés nous les peignons de couleurs neutres, à dessein. (...) Nous nous complaisons dans cette clarté ténue, faite de lumière extérieure d'apparence incertaine, cramponnée à la surface des murs de couleur crépusculaire, et qui conserve à grand-peine un dernier reste de vie. »
(Tanizaki, 1977, p. 37)

Je ferme le livre avec au fond du cœur le désir des ombres de l'automne et l'arrivée de l'obscur que j'ai fui, je voudrais la douceur et la protection de cette lumière « incertaine », échapper à la violence d'août qui s'attache à mes pieds. Je voudrais renoncer à l'été, je me sens prête.

19 septembre, Lozère

Paul m'a demandé : « comment tu le rêves, toi, ce spectacle ? ». J'ai l'impression que *Face à la mère* se prépare pour moi, pour m'envelopper, me hisser, me faire, presque, danser.

J'ai dit : un rituel. Un feu. Une fête. Une célébration. Une parole incantatoire.

Hier matin, je pleure, j'écris à Léa : je suis chez Paul, dans sa famille, mais je suis mélancolique. Je crois que ça me fait ça, dans les familles des autres. Ça me le faisait dans ta famille, en Corse. Paul me voit, il dit pardon, je n'aurais pas dû commencer à te dire l'épilogue. Je dis non non ça m'aide. Que je veux qu'il continue.

« Il se fait tard. Il est temps de prendre congé. L'automne est arrivé soudain. Les brouillards parfois se dissipent. Les pluies sont souvent diluviennes. Le vent s'essouffle. Tout s'effiloche et se défait. Je me sens si petit, si fragile. Je ferme voluptueusement les yeux. Je vous regarde vous en aller, vous dissiper sous mes paupières, et je vous aperçois encore, et tant que votre ombre vacille, tant qu'elle brille devant mes pupilles, j'invente de somptueuses demeures, où je vous berce et vous protège, des sépultures éphémères, dont vous vous évadez encore, et je recueille un dernier souffle...

et je vous parle lentement... Jusqu'à ce que vous - disparaissiez

Jusqu'à ce que vous disparaissiez. » (Lemoine, 2006, p. 114)

Je sens dans ces moments mon deuil autrement. Ma peine n'est plus une béance, une déchirure dont les lambeaux volent dans le courant d'air. C'est un creux traversé d'ombres épaisses aux nuances vives, de reflets, d'échos, c'est un canal. C'est un

passage. Il y a de la vie, le deuil, la peine, sont des matériaux que lui et les autres garçons travaillent, des formes qui se manipulent, se modèlent, se transforment. Pas des pierres. Une expérience qu'ils cherchent à faire eux, et dont je suis riche, moi. Et il y a cette adresse. Il dit : je trouve ça dur la question de l'adresse. Il dit qu'ils ont posé des petites lumières rouges en face de la scène pour savoir vers où parler, pour ne pas oublier qu'il s'agit d'un texte adressé à la mère, à donner. Je suggère : tu parles à ma place pour que ça me parle, à moi qui ne la trouve plus.

26 septembre, retour à Aix

L'expression du deuil est souvent associée à une certaine vulnérabilité, alors qu'il porte aussi « un certain rapport à la vérité et à la révolte » (Forest, 2015, p. 103), comme le donnent à voir les tragédies antiques. Parce qu'il place dans une position liminaire celui qui a vécu la perte, je sens que le deuil peut être aussi l'occasion d'une forme d'ensauvagement, d'une transgression de ce seuil sur lequel l'on se trouve alors : entre la vie et la mort, entre la folie et la raison, entre l'envie d'avancer et celle de demeurer en arrière, entre désir et abandon. Le deuil est aussi une force motrice qui fait passer d'un monde à l'autre, qui rend possible le mouvement aller et retour de la vie à la mort, de la folie à la raison, du chagrin à la consolation. Il se rebelle contre ce qui fige d'un côté ou de l'autre. Faire son deuil, c'est être capable de circuler entre ces états, faire de la limite entre eux un point de contact et non une frontière.

Je cherche, dans mon écriture, à faire mon deuil révoltée. Non pas révoltée contre la mort qui me vole, mais révoltée contre l'inertie de la seule acceptation passive et l'idée de guérison urgente dont je sens l'injonction sociale. Je choisis d'écrire un deuil dysfonctionnel. Et par l'écriture même, je redouble ma révolte : le chagrin qui m'a fait sortir de ma chambre, l'après-midi, il me fait aussi, maintenant, devenir auteure. S'il m'empêche, il m'empêche seulement d'être un élément fonctionnel de la société capitaliste. Non je ne vais pas mieux : je n'ai pas réussi à reprendre le travail, je suis triste à l'approche de la tombée du jour, toutes les démarches m'angoissent, je suis souvent désespérée. Mais j'écris. Je fais quelque chose d'autre, dont je n'ai jamais autant senti la nécessité. Je demeure dans cette sauvagerie de l'endeuillé, qui, parce qu'il se tient un peu à côté du monde qui tourne rond et marche droit, peut aussi l'observer à distance, et faire le choix de ne pas, tout de suite, réintégrer la danse effrénée. Si l'expression des passions que soulève le deuil est autorisée « à travers le rituel, durant une période fixe », décrit Nicolas Lévesque (Lévesque, 2005, p.188) c'est bien pour « imposer des limites à l'émotion », la cité, notre société, redoute la plainte qui menace d'être interminable et se « sent en danger, menacée » par la dissidence du

deuil qui marginalise toujours, au point d'en condamner les figures (souvent féminines) telles Électre, ou Antigone. Ma position liminaire est une position privilégiée pour écrire. Je ne me révolte pas contre mon chagrin, je ne m'agite pas pour en sortir. Je l'habite et je me révolte contre ce qui me presse de cesser d'être « créative » pour redevenir, au plus vite, « productive ». Je songe au titre du livre de Stig Dagerman : *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* (1952). Je ne m'en désole pas, il me semble que parfois, loin d'être une malédiction, notre condition est enviable.

Nous sommes à Aix, la première approche. J'ai suivi Paul pour les dernières répétitions. Aujourd'hui me promener dans Aix, comme hier, la sensation haïe. Chez moi mais chez moi est un trou. Je n'ai jamais pu faire mon nid dans un appartement trop longtemps, enfant, adolescente, jamais eu la même chambre plus de deux ans. J'ai appris à me décoller sans mal, et maintenant je n'adhère plus. Aujourd'hui, je songe à Virginia, à combien je trouve ça compliqué d'avoir une chambre à soi. D'en avoir une, ou de n'en avoir qu'une seule.

Je tourne en rond. Rotonde. Je cherche ma mère. Je vais infiniment. Boire un café. Place de la mairie. Au Monop'. Chez Riderer. Je repasse mille fois chez Capri. Je la trouve et je la deviens, aussi.

Je crois aussi croiser Ethan, pourquoi ? Je suis sur le lieu des morts, des absents. Je pourrais, indifféremment, tomber sur l'un ou sur l'autre, sur ma mère ou sur lui. Comme d'habitude, mon père, les garçons, me demandent : que fais-tu la journée ? Et toujours la même réponse : j'écris. Mais je ne fais rien, j'écris à peine. Je déambule dans un désert familial. Quelque chose doit bien se tracer sous mes pieds, comme une carte, une géographie de la peine.

J'ai amené Paul chez moi, chez moi chez mon père, c'était l'occasion, nous étions à Aix. Mais il n'y avait rien de moi. Pas une photo sur les murs, pas de carte postale, pas une chaussette, une barrette à moi oubliée. C'est un appartement sans visage, sans

corps. Je lui montre la ville, il ne sait pas que je lui présente ma mère. « C'est difficile de parler d'une maison. On sait ce qu'elle représente quand on l'a perdue, quand on ne peut plus y entrer parce qu'elle n'est plus la vôtre. (...) Chaque fois que je suis retournée là où j'ai vécu, j'ai pensé que c'était une erreur. Il faut se contenter de la mémoire, c'est là où sont réellement les choses, nulle part ailleurs ». (Ernaux, 2014, p.16)

Me reviennent seulement maintenant. La sensation d'attendre sur le quai du métro Jarry. La rue Sanguinet qui descend vers le centre sportif. Le Van Houte juste à l'angle. Le toit de mon balcon. Le sourire de la fille au Petit Atelier. Mon apparence. Les escaliers qui montent chez Camille. La boule sous mon pied droit dans mes bottes de neige. Marcher à côté du vélo de Jennyfer. Le rire de Marie-Pier. Marcher à côté d'un homme qui fait ma taille, son sourire gêné. Payer en dollars.

Qui étais-je. J'ai eu une vie étrangère à laquelle je ne pense plus et qui remonte, maintenant, comme le dernier wagon d'un train qui rejoindrait la tête longtemps après. Je ne sais pas ce que j'ai laissé de l'autre côté de l'océan.

Ici, ce que je retrouve, c'est que ma mère est morte à une adresse précise où je n'étais pas et que cela, nécessairement, me condamnait à y revenir.

J'ai marché toute la journée dans son ombre, sur ses pas. Je fréquente son fantôme en secret, c'est un luxe. On me croit seule. Elle est toujours avec moi. Je n'écris pas, ce n'est pas vrai, ou si peu. Je promène son souvenir. Je le suis à la trace.

28 septembre, Aix

La pièce se jouera au Jeu de Paume, le théâtre où je dansais petite fille, chaque printemps, applaudie par mes parents. Je suis de nouveau dans ce théâtre et c'est ce garçon rencontré à Paris qui m'a menée là. Je l'accompagne aux répétitions et je m'installe dans le public, je suis seule. Je me suis mise pieds nus j'ai retiré mes chaussures comme quand j'étais enfant et que je courais, folle d'excitation dans ces couloirs. Le théâtre et la scène me semblent minuscules. Sensation de maison, pure. Moi l'aînée, moi la « sous les phares », la petite star, l'enfant de paillettes et d'éclats, je suis depuis peu, une suiveuse. Je découvre une vie dans l'ombre, j'explore la place de la spectatrice, je découvre que tapie je suis bien. Je « m'enfonce avec délice dans les ténèbres » (Tanizaki, 1977, p. 66), je profite de « l'ultime refuge de la pénombre » que l'on m'a appris à éviter pour la recherche effrénée de la clarté, pour le privilège impitoyable de la lumière.

Je reviens dans ce théâtre de mon enfance, côté rouge sang, côté sièges pourpres, je m'assois dans les chaises de fantômes, je les essaye toutes. Paul m'emmène dans sa loge, les petites filles grouillantes et les odeurs de laque remontent à ma mémoire. La répétition va commencer et j'écris, je suis dans le confort de l'assise. Je ne suis pas exposée. Je suis réfugiée. J'ai la salle entière pour ma liberté.

Je n'étais pas restée dans cette ville plus de quatre jours depuis son départ, depuis mon départ.

Les entrailles de velours rouge me protègent. Me recueillent. Paul me regarde, toute la pièce, il me regarde. Tous les mots sont pour moi. Il me dit après qu'il a l'impression de dire le texte pour moi, je ne sais pas si cela veut dire : à destination de moi, ou à ma place. Moi, je sens qu'il me le dit à moi, pour que je prenne conscience que ce chagrin il n'est pas qu'à moi, et qu'il est hors de moi, comme ces mots de Jean-René qui sont

aussi ceux de ma douleur, ne se confondaient plus avec moi et prenaient leur envol à l'extérieur de mon corps à l'intérieur duquel ils pesaient un poids mort. Devenaient spectacle vivant.

Je regarde la répétition à genoux sur le sol agrippée à la rambarde comme sur un bateau, sentiment profond d'être face au rivage, sauvée.

Je regarde la scène et je vois la terre. Je reviens d'une longue traversée.

Je sais que je serai toujours sur le bord, mais qu'il y a désormais une terre visible, où un homme me hurle d'arriver, me hurle sa colère et ma peine. La mer n'est plus ce qui sépare, elle relie, elle n'est plus infranchissable. L'île devant moi n'est pas déserte : il y a des gens qui chantent qui font de la musique qui chuchotent, il y a un clan, une tribu que l'on peut rejoindre et où la solitude peut se partager, faire communauté. Ils soulèvent mes montagnes je me sens reliée au monde par un endroit d'où j'en étais coupée. Je peux voir devant moi cette perte et son chagrin non plus comme une chose sombre et mutique et sans visage mais comme un monstre immense et sublime, différent de moi, dont je reconnais la voix et que je peux regarder dans les yeux.

Je pense à la vidéo de Sophie Calle « Voir la mer » (2011) que j'aime beaucoup : elle a emmené des Turques qui n'avaient jamais vu la mer au bord de l'eau et elle les a filmés avant, et après. Je me demande à quoi ressemble mon visage en ce moment, moi qui ai vu la terre, moi qui sens que la terre à venir, la terre promise et la terre d'origine se sont rejointes. Dans ma certitude que la terre est ronde et qu'on ne tombe pas du bord dans le néant si l'on va au bout du monde.

Le lendemain, je veux y retourner, c'est une fête, un rendez-vous. Le texte, je veux le connaître par cœur. Qu'il me sorte des lèvres en prière, en formule magique, sans l'avoir écrit. En cadeau. Deuxième filage auquel j'assiste. Cette fois, je ne suis plus en

haut au balcon, je suis en bas. Je m'enfonce dans les sièges plus en arrière, là où le velours est presque noir. Les six garçons sont sur scène. Ils parlent, ils jouent de la musique. Ils marchent. Ils m'emportent. Je sors de la boucle des femmes du cercle infini du sang. Je suis entrée dans le secret des fils. Je me suis infiltrée dans cette troupe d'hommes qui cherchent en eux le point sensible, la porte ouverte, qui ont été choisis par Alexandra, parce qu'ils avaient un chemin particulier vers ce lieu de leur corps où se vit la peine sans costume, elle qui leur demande de, surtout, « ne pas jouer ». Je comprends : cette mort n'est plus un drame de femme, cela n'arrive plus à mon identité. Je sors de l'intimité de l'héritage de femme à femme, de mère à fille, je sors de l'exclusivité de la peine qui m'a été léguée comme une couronne dont je ne voulais pas. Non, ce n'est plus entre ma mère et moi, je sors de la malédiction. Je sors du drame vertical.

Dans l'ombre de mon siège, je me demande si je ne suis pas assise, enfin, physiquement, à la place que je me suis donnée, de façon métaphorique, par l'écriture. Je sens que je rejoins par mon corps une place que j'occupais déjà. J'observe, je ne suis plus « face à la mère », je suis face à la scène qui est une berge. Ce spectacle est pour moi. Ils sont à ma place et moi à la mienne. Sur le plateau, de longs draps blancs pendent jusqu'au sol depuis le plafond, comme des jupes de mère, des draps de fantôme. Des pierres sont posées. Je contemple la scène de neige ou de sable. Une plage. « Je voyais se superposer simultanément tous les moments, les détails, les concours de circonstances qui m'avaient - j'allais dire « pèremptoirement » empêchés d'aller satisfaire mon envie démesurée de rejoindre la mer, d'y plonger jusqu'à plus soif (...) Je ne sais pas ce qui se serait passé. Je ne peux pas dire que je me serais noyée. Non, je n'en sais rien. » (Duperey, 1993, p. 86)

6 octobre, Aix

Raconter un deuil est impossible. Pour le dire, il faut le faire, il faut que le dire ce soit le faire en même temps, par le dire même. J'ai décidé que je ne serai pas, pendant le temps de la réécriture de mon roman, une sage Pénélope qui tisse sa toile pour la défaire secrètement de nuit, et gagner du temps, gagner des pages, en attendant que reviennent les figures perdues. Si je tisse, si je raconte, si je travaille mon roman dans ce sens, c'est pour me montrer de nuit, dans le geste de celle qui tire sur le fil pour que sautent les mailles. Ce à quoi m'encourage mon éditrice c'est à cela, coudre mon texte dans le but de révéler l'envers de ce geste dans l'obscur illuminé : le puissant mouvement qui dénude, qui défait, et non celui qui fait œuvre. C'est ce que je désire. Je veux être une Pénélope qui découd, non parce qu'elle espère un retour mais parce qu'elle en a abandonné l'idée, et qu'elle veut se donner à voir dans l'impossibilité et le refus de faire récit, dans le travail du deuil qui est celui d'un va-et-vient entre faire et défaire.

Ce soir, c'est le soir de la première. Ce soir, il y aura d'autres corps, d'autres gens qui pleurent, d'autres trous qui viennent se remplir, d'autres filles et d'autres fils.

Des gens bailleront, riront peut-être. Je serai là dans la foule comme je le suis d'habitude. Je ferai partie de « l'assemblée silencieuse ». Ce soir, c'est un hasard, le jeu des billets, j'ai compris que je serai installée, devant, juste au bout de la passerelle. Je pourrais la toucher. Mes jambes seront dans l'ombre mais mon visage, sûrement, sera un peu éclairé par la scène.

Je serai arrivée. Je serai rentrée. J'ai peur et presque hâte que nous soyons plusieurs.

BIBLIOGRAPHIE

La disparition, l'absence et les fantômes

- Barthes, Roland. (2009). *Journal de deuil*. Paris : Editions du Seuil.
- Benameur, Jeanne. (2017). *La Géographie absente*. Paris : Bruno Doucey.
- Blanchot, Maurice. (2000). *L'attente l'oubli*. Paris : Gallimard.
- Calle, Sophie. (2003). *Douleur Exquise*, Paris : Actes Sud.
- Delecroix, Vincent, Forest, Philippe. (2015). *Le deuil : entre le chagrin et le néant*. Paris : Philosophie Éditions.
- Delvaux, Martine. (2005). *Histoire de fantômes. Spectralité et témoignages dans les récits de femmes contemporains*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Derrida, Jacques. (2014). *Écriture et différence*. Paris : Seuil. 1967.
- _____. (2006). *Le spectre de Marx*. Paris : Éditions Galilée. 1993.
- Despret, Viviane. (2017). *Au bonheur des morts : récits de ceux qui restent*. Paris : La Découverte.
- Duperey, Annie. (1992). *Le voile noire*, Paris : Seuil.
- Freud, Sigmund. (2011). *Deuil et mélancolie*. Paris : Payot. 1917.
- Hébert, Anne. (1992). *L'Enfant chargé de songes*. Paris : Éditions du Seuil.
- Lévesque, Nicolas. (2005). *Le deuil impossible nécessaire : essai sur la perte, la trace, la culture*. Montréal : Nota Bene.
- Lemoine, Jean-René. (2006). *Face à la mère*. Paris : Les solitaires intempestifs.
- Ogawa, Yoko. (2009). *Cristallisation secrète*. (R.-M., Makino, trad.). Paris : Actes Sud. 1994.

Proust, Marcel. (1990). *Albertine disparue*. Paris : Gallimard. 1925.

Roche, Roger-Yves. (2009). *Lectures de Modiano*. Nantes : Éditions Cécile Default.

Schéhadé, Georges. (2001). *Les Poésies*. Paris : Gallimard.

La maison : chercher, habiter, demeurer

Bachelard, Gaston. (1997). *La poétique de l'espace*. Paris : PUF. 1958.

Bonnefoy, Yves. (2010). *Le Lieu d'herbes*. Paris : Galilée.

Chollet, Mona. (2015). *Chez soi: une odyssée de l'espace domestique*. Paris : Zone.

Duborgel, Bruno. (2001). *La maison, l'artiste et l'enfant*. Paris : P.U.

Duras, Marguerite et Porte, Michelle. (1977). *Les lieux de Marguerite Duras*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Ernaux, Annie. (2014). *Le vrai lieu : entretiens avec Michelle Porte*. Paris : Gallimard.

Levillain, Henriette. (2004). *Poétique de la maison*. Paris : Presse de l'Université de Paris- Sorbonne.

Onimus, Jean. (1991). *La maison corps et âme. Essai sur la poésie domestique*. Paris : PUF.

Tanizaki, Junichiro. (2011). *Éloge de l'ombre*. (R. Sieffert, trad.). Paris : Verdier. 1933.

Woolf, Virginia. (2001). *Une chambre à soi*. (C. Malraux, trad.). Paris : 10x18. 1965.

Écrire pour s'adresser

Agamben, Giorgio. (2012). *Homo Sacer*, tome 5 *Opus Dei - Archéologie de l'office*. (M. Rueff, trad.). Paris: Seuil.

Akerman, Chantal. (1977). *News from home*. [DVD]. Paris : Unité 3.

Beauvoir, Simone (de). (1972). *Tout compte fait*. Paris : Gallimard.

- Blanchot, Maurice. (1988). *L'espace littéraire*. Paris : Gallimard. 1955.
- Blonde, Didier. (2010). *Carnet d'adresses*. Paris : Gallimard.
- Bonnefoy, Yves. (2001). *Les Planches courbes*. Paris : Mercure de France.
- Ceton, Jean-Pierre. (2012). *Entretiens avec Marguerite Duras*. Paris : François Bourin Editeur.
- Duperey, Annie. (2003). *Je vous écris*. Paris : Seuil.
- Dillard, Annie. (2008). *En vivant, en écrivant*. (B. Matthieussent, trad.). Paris : Christian Bourgois éditeur. 1996.
- Duras, Marguerite. (1995). *Écrire*. Paris : Gallimard.
- Huston, Nancy. (2004). *Nord Perdu*. Paris : Babel.
- Killen, Marie-Chantal. (2013). *En souffrance d'un corps : essais sur la voix désincarnée*. Montréal : Nota Bene.
- Maulpoix, Jean-Michel. (1999). *La poésie comme l'amour*. Paris : Mercure de France.
- Mounin, Georges. (1969). *La communication poétique*. Paris : Gallimard, coll. Les Essais.
- Rilke, Rainer Maria. (1987). *Lettres à un jeune poète*. (B. Grasset, trad.). Paris : Grasset, coll. Les Cahiers rouges. 1929.
- Royer, Jean. (2014). *La voix antérieure. Paysages et poétiques*. Montréal : Éditions du Noroît.
- Zupancic, Metka. (2013). *Les écrivaines contemporaines et les mythes*. Paris : Editions Kar-thala.

L'été, la plage, le littoral

- Darras, Jacques. (1991). *La mer hors d'elle-même. L'émotion de l'eau dans la littérature*. Paris : Hatier.

- Calle, Sophie. (2013). *Voir la mer*. Paris : Actes Sud.
- Thomas, Chantal. (2018). *Souvenirs de la marée basse*. Paris : Points.
- Ferrante, Elena. (2009). *Poupée volée*. (E. Damien, trad.). Paris : Gallimard. 2006.
- Klébaner, Daniel. (1978). *Poétique de la dérive*. Paris : Gallimard.
- Miller, Claude. (1985). *L'effrontée*. [DVD]. Paris : Oliane productions.
- Pavese, Cesare. (2014). *Le Bel été*. (M. Arnaud. trad.). Paris: Gallimard. 1955.
- Rohmer, Eric. (1996). *Conte d'été*. [DVD]. Paris : Les films du Losange.
- _____. (1983). *Pauline à la plage*. [DVD]. Paris : Les films du Losange.
- Thèves, Julien. (2018). *Le pays d'où l'on ne revient jamais*. Paris : C.L. Editeur.
- Varda, Agnès. (2008) *Les plages d'Agnès*. [DVD]. Paris : Ciné-Tamaris.
- Woolf, Virginia. (2012). *Les Vagues*. (M. Cusin, trad.). Paris : Gallimard. 1931.

Le corps féminin et la passion

- Agamben, Giorgio. (2009). *Nudités*. (M. Rueff, trad.). Paris : Rivages.
- Arcan, Nelly. (2001). *Putain*. Paris : Éditions du Seuil.
- Batanian, Martine. (2014). *Clinique*. Montréal : Éditions Marchand de feuilles.
- Chollet, Mona. (2018). *Sorcières, la puissance invaincue des femmes*, Paris : Zone.
- Dufourmantelle, Anne. (2014). *Éloge du risque*. Paris : Rivages.
- Ernaux, Annie. (1989). *Une femme*. Paris : Gallimard.
- _____. (1994). *Passion simple*. Paris : Gallimard.
- _____. (2002). *Se perdre*. Paris : Gallimard.

Duras, Marguerite. (1991). *L'Amant de la Chine du Nord*. Paris : Gallimard

_____. (1987). *Emily L*. Paris : Minuit.

Leduc, Violette. (1973). *La chasse à l'amour*. Paris : Gallimard.

Lévesque, Nicolas, Mavrikakis, Catherine. (2014). *Ce que dit l'écorce*. Montréal :
Nota Bene.

Pinkola Estés, Clarissa. (1996). *Femmes qui courent avec les loups : histoires et mythes
de l'archétype de la femme sauvage*. Paris : Grasset.1992.

Thomas, Chantal. (2000). *Comment supporter sa liberté*. Paris : Rivages.